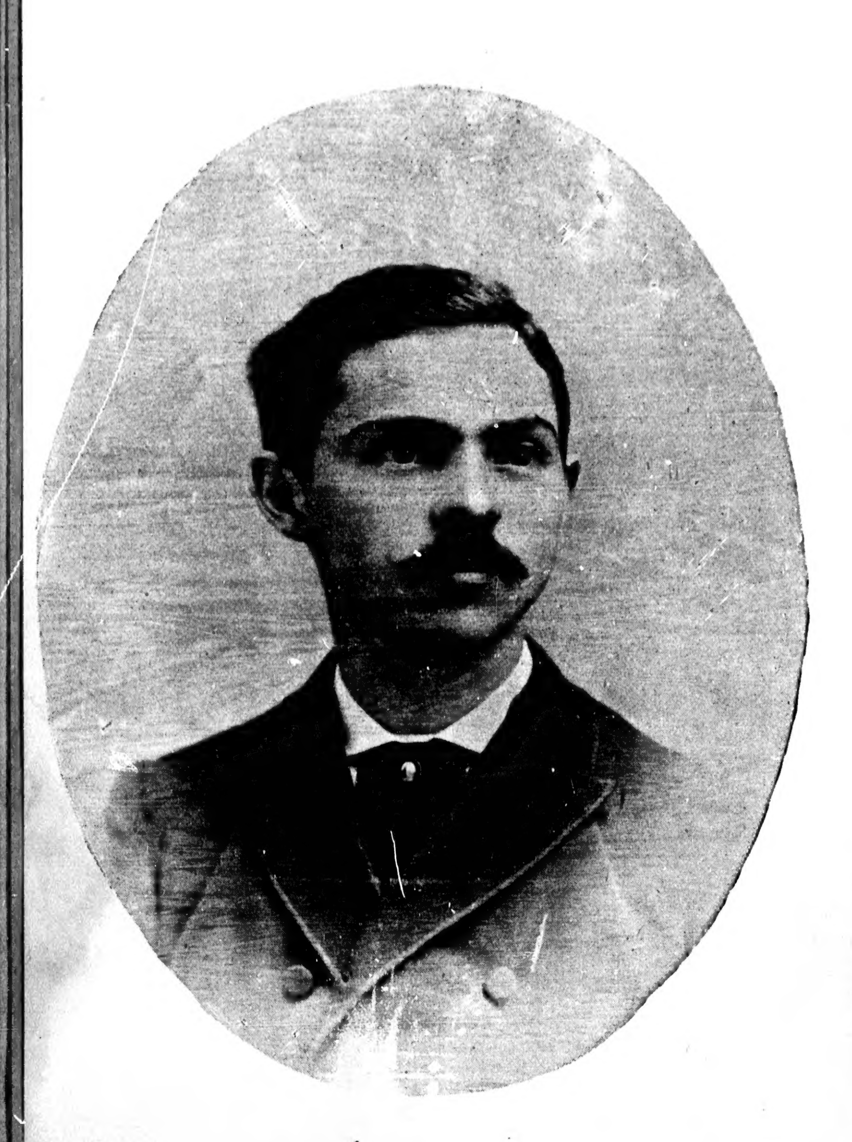
7011

LUEURS D'AURORE

ment du
orze, par
ure.



J. Amédée Denault

AMÉDÉE DENAULT

Lueurs d'Aurore

(ÉBAUCHES DE POÉSIE)

1886-1892

Avec un portrait à l'héliogravure



MAISON DE LA BONNE PRESSE

33, RUE ST-GABRIEL, 33

MONTREAL



AMÉDÉE DENAULT

Lueurs d'Aurore

(ÉBAUCHES DE POESIE)

1886-1892

Avec un portrait a l'heliogravure



MAISON DE LA BONNE PRESSE

33, RUE ST-GABRIEL, 33

MONTREAL

A MON DIEU

A MA PATRIE ET A MES AMIS

Au service desquels je suis heureux d'avoir vieilli ;

A CEUX QUI ONT FAIT DE MOI " UN HOMME

MON VÉNÉRÉ PÈRE

Par ses exemples de vertus chrétiennes et civiques,

MA MÈRE REGRETTÉE

Par la foi qu'elle m'inculqua dès l'enfance,

MA BIEN-AIMÉE

Dont la tendresse éclairée et dévouée m'a rendu fort,

JE FAIS HOMMAGE DE CE LIVRE

Modeste corbeille où, avec piété j'ai recueilli,
à leur intention,

Les pauvres fleurons derniers, non encore fanés tout à fait
de ma jeunesse qui s'en va.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

EXTRAIT DU " BIOGRAPHE," DE BORDEAUX, FRANCE, LIVRAISON DE JUIN 1893

Si, à l'instar des peuples heureux, M. Amédée Denault n'a point d'histoire, sa précoce personnalité n'a pas moins légitimement droit à l'honneur de figurer au livre d'or des poëtes, par sa qualité de lauréat de l'Académie Littéraire et Musicale de France, de même que son titre de directeur du *Monde Illustré*, de Montréal, lui donne pleine entrée dans notre galerie de célébrités contemporaines. Et pourtant notre brillant collègue canadien compte 23 ans à peine.

Quoi ! si jeune, s'écriera-t-on, et déjà à la tête d'une publication remarquable, dont s'enorgueillirait plus d'un vétéran autorisé de l'armée littéraire ?

Mon Dieu oui, enthousiastes lecteurs et subjuguées lectrices, Amédée Denault, dont la plume de panégyriste sait auréoler d'un charme magique les sujets les moins intéressants, est né seulement en 1870, le 14 septembre, à Saint-Timothée (diocèse de Montréal, alors, de Valleyfield depuis l'an dernier), dans le comté de Beauharnois.

— Disons en passant que M. Bergeron, l'honorable frère utérin de notre biographié, est le député au parlement fédéral du Canada pour le comté de Beauharnois.—

L'admirable site du village natal de notre poëte-lauréat a développé dans son âme le sens littéraire. Situé dans la province de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, en plein pays français, le séduisant lieu de sa naissance peut certes bien avoir aidé au développement poétique d'Amédée Denault, tant les premières impres-

sions et les objets extérieurs dont sont frappés les regards de l'enfance ont d'influenee et de retentissement sur la vie toute entière.

Après avoir reçu l'instruction élémentaire des Clercs de Saint-Viateur — dont la maison mère est à Vourles en France — notre studieux élève entra au petit séminaire de Montréal, une des premières institutions de son pays, et y suivit, sous la direction des prêtres de Saint-Sulpice, le cours complet des études classiques.

Au petit Séminaire, en cachette des professeurs, bien entendu, en cinquième, dès l'âge de 12 ans, le jeune poète en herbe esquissait des vers. A 15 ans, en classe de troisième, il osa même affronter les feux de la rampe. La *Semaine Religieuse de Montréal*, et l'*Etudiant*, journal de la jeunesse collégienne, publièrent alors ses premiers essais.

Un an plus tard, le jeune champion des Muses, remportait un premier prix, dans un concours littéraire de l'*Etudiant*, ouvert à toute la jeunesse des collèges, sous la rubrique : " Horace et ses œuvres."

Presqu'en même temps le hardi joûteur arrivait bon premier de son petit séminaire dans les concours du baccalauréat de rhétorique et obtenait un prix fort estimé : la médaille du gouverneur général du Canada, lord Stanley de Preston, aujourd'hui comte Derby.

De ce jour, la passion d'écrire s'empara d'Amédée Denault. Admirateur de Louis Veuillot, c'étaient les luttes âpres mais empoignantes du journalisme qui l'attiraient surtout.

Toutes ses pièces, prose et poésie, publiées depuis lors (1887), n'étaient, dans la pensée de notre infatigable confrère, qu'un préparation plus ou moins éloignée à ce

métier de la plume dont il rêvait. On en retrouverait la très grande partie en feuilletant les séries de la *Revue Canadienne,* l'*Etudiant, Le Progrès de Valleyfield, Le Couvent, Le Spectateur, La Famille, Le Glaneur,* de Lévis, *Le Réveil Littéraire,* de Montréal, *La Minerve,* l'*Ecrin Littéraire,* l'*Echo des Jeunes;* mais surtout *Le Monde Illustré,* qui eut toujours ses préférences.

Aussi, en abandonnant, après un an, la sous-rédaction de la *Minerve,* Amédée Denault entra aussitôt comme directeur au *Monde Illustré.* Dans l'intervalle, il a collaboré incidemment à la *Presse* et à l'*Etendard,* deux journaux quotidiens.

A part sa participation à la rédaction des divers journaux et revues sus-mentionnés, notre intrépide collègue fonda *Le Glaneur* de Montréal, bi-mensuel, et l'*Ecrin Littéraire,* hebdomadaire, dont il fut le directeur-fondateur, dans le but bien arrêté d'en faire les organes spéciaux de la jeunesse canadienne-française amante des belles-lettres, amie du Beau et du Bon.

Après l'insuccès, si facile à comprendre et si commun, hélas ! vu l'enfance de la littérature et les besoins plus positifs d'un jeune pays en formation, c'est encore la même louable et forte pensée qui vient de présider à la naissance, par les soins d'Amédée Denault, d'un nouvel organe de la jeunesse et de la défense catholique nationale : *La Croix de Montréal,* bi-hebdomadaire, qu'il rédige en chef.

Pour expliquer le titre de ce dernier journal, disons que notre cher collègue fut président de diverses congrégations religieuses de jeunes gens laïques, telles qu'elles existent dans la plupart des paroisses, collèges et séminaires canadiens : congrégations de la sainte Vierge,

Ligueurs et Gardes d'honneur du Sacré-Cœur, etc Actuellement encore notre distingué biographié préside la congrégation des Jeunes Gens de Notre-Dame de Montréal, sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Par l'énumération des divers titres et des multiples qualités qu'ils viennent de lire, nos judicieux lecteurs peuvent se convaincre de l'inutilité de ce puissant élément attribué à l'âge en matière de réputation. La vie si courte et si bien remplie d'Amédée Denault le prouve surabondamment. Nous l'en félicitions de tout notre cœur.

En France, notre sympatique collègue canadien a correspondu à la *Revue des Deux Frances*, de Léon de la Morinerie, à la *Revue Artistique et Littéraire* de Miss Ehrtone et au *Biographe*, organe de notre Académie dont il est un des sociétaires parmi les plus estimés et les plus dévoués.

Tout récemment, Amédée Denault vient d'être sollicité par M. le marquis de Barral-Montferrat et l'entreprenant directeur, plein de zèle, a immédiatement commencé d'agir comme courriériste trimestriel du *Monde Latin et Monde Slave* pour la Nouvelle France.

Pour ajouter un noble sentiment de plus à la sympathie qu'inspire ce jeune collègue canadien, au cœur et à l'esprit français, on n'a qu'à lire, plus loin, un fragment de ses beaux vers couronnés au XXVIIe Grand Concours de l'*Académie Littéraire et Musicale de France* (1), vers d'un croyant qui valurent à l'heureux lauréat les chaleureux applaudissements du Comité.

Marie-Edouard LENOIR

Présidente de l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France.

---

(1) Crois en Dieu.

AVANT-PROPOS

Lectrices et lecteurs amis,

Vous me permettrez, j'ose croire, d'ajouter une page ncore à ce livre, trop lourd déjà, sans doute, et que vous onsentez, pourtant à feuilleter.

Nul plus que moi ne se rend compte qu'un volume omme celui ci, que je me permets de présenter sous non nom, au lieu d'assurer une réputation littéraire isque fort de la compromettre, au contraire.

Voilà pourquoi je puis déclarer, en toute vérité, qu'en e publiant, je n'éprouve pas la moindre aspiration vers les gloires éthérées de l'art; pas même ces velléités de gloriole qui m'animaient encore, naif adolescent, lorsque je tournais, jadis, quelqu'une de ces " simples rimes."

Non, tout bonnement, ai je voulu — modeste et pieux souvenir offert aux miens, lointains reflets de l'aube du jour pour enchanter plus tard les langueurs du crépuscule — collectionner ces essais, faibles vagissements d'un luth d'enfant, d'un luth qu'aux premières virilités de l'âge d'homme, je me suis empressé de troquer pour une épée de combat.

Or, j'ai si peu visé aux succès de l'art qu'au lieu de me livrer à une sélection méticuleuse, d'où j'eusse pu tirer, peut être, une plaquette de vers présentables à la critique, j'ai consigné loyalement dans cet " Album " toutes les pièces bonnes, moins bonnes et plus mauvaises, qui sont nées de ce qu'on voulait bien nommer ma " verve poétique," durant le lustre où elle a existé, entre 1886 et 1892.

Ainsi, je sollicite la faveur de recommander à l'indulgence sympathique qui, partout et toujours, sourit aux audaces de la jeunesse, plutôt qu'à la légitime exigence de la critique, ces très humbles pages, jetées par la force des circonstances, au vent de la publicité, ces pâles LUEURS D'AURORE

Joseph-Marie Amédée DENAULT, L.L.B.
Publiciste.

POUR MEMOIRE

UN MOTIF A CE LIVRE

Puisque la vie, hélas ! s'écoule si rapide
Qu'à peine pouvons-nous en voir filer les jours ;
Qu'au lieu de gazouiller comme un ruisseau limpide
Torrent, elle mugit, en son tortueux cours,
Avant qu'elles ne soient bientôt anéanties,
Sur le papier fidèle, ainsi qu'en notre cœur,
Hâtons-nous de graver nos phases de bonheur ;
Et notre âme, à deux fois, les aura ressenties.

JESU DULCIS MEMORIA

(TRADUCTION)

Jésus ! doux nom à la mémoire,
Joie ineffable pour le cœur !
Ta présence fait notre gloire,
Rien n'en surpasse la douceur !

Ton nom divin, plein d'harmonie,
C'est le refrain le plus touchant !
A t'acclamer, Fils de Marie,
Consiste le céleste chant.

O toi, si tendre à qui t'implore,
Jésus ! l'espoir de tout pécheur,
Te rechercher est bien encore
Le seul complet et vrai bonheur !

Non, ma langue ne saurait rendre,
Ma plume ne peut exprimer :
Qui t'a choisi, seul peut comprendre
Ce que c'est, Jésus, de t'aimer !

Tu fais, ô roi, la paix des anges,
Par ton règne délicieux,
Digne de toutes nos louanges,
A notre cœur nectar des cieux !

L'âme qui goûta tes délices
De toi, veut s'enivrer encor
Et ferait tous les sacrifices
Pour son pieux et cher trésor !

Viens nous guider de ta lumière,
Reste avec nous, chef des pasteurs !
Fais notre force sur la terre ;
Conduis nos pas, régis nos cœurs !

Reste à jamais notre espérance,
Nous, tes disciples ici-bas !
Que ton ciel soit la récompense,
Divin Jésus ! de nos combats !

Février, 1886.

A MA SŒUR

POUR SA FÊTE

Si c'était la saison où la rose marie
Ses charmes aux beautés du tendre et frais jasmin,
Si je pouvais cueillir dans la vaste prairie
Ces ravissantes fleurs qui tentent notre main ;

J'aurais vite tressé la couronne fleurie
Pour te couronner reine, au moins jusqu'à demain.
Je te dirais : reçois, petite sœur chérie,
D'un chevalier qui t'aime, un hommage sans fin.

La terre est engourdie, en son sein tout sommeille.... —
Il neige encore aux champs, l'aquilon souffle encor.
Hélas ! cette saison, c'est la saison de mort.

Un noble sentiment, pour toi, dans mon cœur veille
Sous les rudes autans comme aux doux jours d'été,
C'est la sœur de l'amour, la durable amitié !

Mars, 1886.

A L'AMOUR

Enfant, l'on me vantait les biens de ton empire,
Douceurs, grâces, beautés, mille attraits à la fois ;
Hélas ! j'ai tant souffert, laisse-moi te le dire :
Ils portent du poison les traits de ton carquois !

Tu m'avais transpercé de tes flèches de flamme,
Petit tyran, aimé du pauvre adolescent !
Ces traits c'étaient pour moi le regard d'une femme
Son sourire vainqueur, son chaleureux accent !

Et je m'abandonnais en toute confiance,
Comme on aime à vingt ans j'aimais éperdument !
Je me livrais trop tôt : ma plus douce espérance
A dû s'évanouir, et j'ai su le tourment !

Mais va, fils de Vénus, l'amitié pure et sage
Sait consoler parfois d'un amour insensé.
Puisqu'il est temps encor, j'en ferai mon partage,
Et le suprême espoir d'un pauvre cœur blessé !

Avril, 1886.

MOIS DE MARIE

POUR CELLE QUI SE NOMME MARIA

Aux zéphirs doucereux, les autans ont fait place,
Tout s'imprègne, partout, des parfums du printemps ;
La terre a secoué son vêtement de glace
Et couronne son front de joyaux éclatants.

Admirable spectacle, ô sublime nature,
Qui présente à nos yeux ce tableau ravissant !
Tout respire la joie, et chaque créature
Chante, éprise d'amour : Gloire au Dieu tout-puissant !

Tout renaît et grandit : le lys de la vallée,
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette, à la beauté voilée,
Dessous l'herbe fleurie, au bord du ruisselet.

La fauvette revient chanter dans la ramure,
Et suspendre son nid dans le bosquet voisin ;
Les trilles amoureux s'échappent, doux murmure
Sans cesse renaissant, des branches du fusain.

Jaillissant du jeune arbre où la sève bouillonne,
S'élancent à la fois mille tendres rameaux ;

La terre, d'herbe verte, a fait une couronne
Dont elle ceint le front des champêtres hameaux..

L'abeille reparaît dans la rose entr'ouverte,
Le papillon moqueur lutine le jasmin ;
Les danses ont repris, sur la pelouse verte,
Le grillon chante encor sur le bord du chemin.

Nature, ces apprêts, dis-nous pour quelles fêtes
Tu les a commandés le roi de l'univers ;
Dis pourquoi, sous nos pas, au-dessus de nos têtes,
Semer abondamment tant de charmes divers ?. . .

Oh ! j'en sais le secret, mon amour le devine ;
Fleurs naissez à l'envi, toi, céleste flambeau,
Embrase l'horizon ; de la Mère divine
Non jamais le doux mois ne peut être assez beau !. .

Tu fuis, tu reviendras, Mai ?. . . . De sa molle haleine
Quand Zéphyr bercera les oiseaux dans les nids,
Nous reviendrons aussi chanter à notre Reine
L'alleluia d'amour, pour en être bénis !

Mai, 1886.

POUR L'ALBUM D'UNE JEUNE FEMME

Madame, de l'hymen vous n'êtes qu'au printemps,
De bonheurs votre vie est toute constellée :
Trois ans de mariage et deux anges d'enfants,
Ah ! votre joie, encore, est loin d'être envolée !

Quelque nuage épais, traîné par les autans,
Peut venir obscurcir cette voûte étoilée ;
La tempête, parfois, succède aux plus beaux temps,
Trop souvent la digrâce au bonheur est mêlée.

Tous vos jours soient sereins, comme ils sont aujourd'hui :
Que jamais l'infortune, au souffle délétère,
Ne vous vienne abreuver de tristesse et d'ennui !...

Mais, pour vous consoler, vous aurez été mère,
Et vos enfants chéris, arbustes beaux et verts,
Des fleurs de leur printemps charmeront vos hivers.

Août, 1886.

INSTANTANÉ

A LA MIGNONNE

Jeune fille,
Si gentille,
Ton œil brille,
Ce matin ;
Toute belle
Étincelle
Ta prunelle
De satin.

Ta figure
Douce et pure,
Sois-en sûre,
M'a charmé ;
Tes paroles
Bénévoles
Me consolent,
Ange aimé.

Ton sourire
Doux m'inspire,

Et ma lyre
Veut chanter :
De mon âme
Qui t'acclame,
Une flamme
Va monter !

Je me livre,
A te suivre
Je m'enivre
De bonheur.
Douce ivresse :
La tendresse
Est maîtresse
De mon cœur !

Août, 1886.

RÉMINISCENCE

CHANSON

A MON COUSIN A. L., AVOCAT A QUÉBEC

Nous étions là dans une douce extase,
Nous enivrant d'un bonheur tout divin,
Rêvant d'amour, mais sans qu'aucune phrase
Vînt de nos cœurs troubler cet entretien.
Oui, sans parler, nous devions nous comprendre,
Car dans nos yeux se lisait l'avenir,
Un doux regard est une voix si tendre...
Que j'aime, ami, ce touchant souvenir !...

Il t'en souvient, nous étions quatre ensemble,
Elles et nous dans le salon joyeux ;
Quand ma pensée encor nous y rassemble
Des pleurs amers viennent mouiller mes yeux.
Tout était gai, dehors, dans la nature,
Tout nous chantait le bonheur à venir :
Nos cœurs en nous, l'oiseau dans la ramure !...
Je pleure encore à ce doux souvenir !...

Candidement, penchant sa tête brune,
Elle écoutait les accents de mon cœur :

Je savourais sa beauté peu commune
Et mes regards lui disaient mon ardeur.
L'autre, au front pur, au contact de ta flamme,
Sous ton baiser exhalait un soupir.
De tels soupirs dûrent brûler ton âme ?...
N'aimes-tu pas ce charmant souvenir ?...

Nous écoutions, et quand, par la fenêtre,
La voix d'airain, de son ton enchanté,
Tout doucement réveillait dans notre être
Un doux penser un instant rejeté ;
Nous nous disions, ainsi ces airs de fête,
Un jour aussi, pourront nous convenir,
Si c'était elle... et nous baissions la tête...
N'aimes-tu pas ce charmant souvenir ?...

Puis, ils ont fui ces moments pleins de charmes,
Car le bonheur ne dure qu'un instant ;
Au doux plaisir ont succédé les larmes,
Mais, éloignés, notre amour est constant.
Vainqueurs auxquels, par un bien doux échange,
Elles devront, un jour, appartenir :
Si c'était nous... ô bonheur sans mélange !
Nous bénirions cet heureux souvenir !...

Août, 1886.

FLEURS DE SOUVENIR

RELIQUES DU PASSÉ

Graves et doux, vous enchantiez mon âme,
Accords si purs qui naissiez sous ses doigts,
Et m'inspiriez la plus ardente flamme,
Mariant vos sons aux charmes de sa voix !

Oh ! bien souvent, ce souvenir m'enflamme,
Et j'aime encor le bon temps d'autrefois :
Rêveur, tremblant, j'allais vers cette femme,
De tout mon cœur, dire : " J'aime et je crois !"

Grisé d'amour, ce cœur brûlait d'envie :
Elle était mienne ! Et, pour toute la vie,
Il me semblait que j'allais l'adorer !...

Espoirs déçus, amours sans espérance,
Ne livrez pas mon sort à la souffrance,
Et que j'apprenne enfin à l'ignorer !

Septembre, 1886.

LE CŒUR N'OUBLIE PAS

A UNE JEUNE FILLE :

Réponse à un motto portant cette sentence.

Mon esprit évoquait ses plus doux souvenirs,
Mollement enivré des charmes du silence :
Sous la sainte action de la réminiscence,
Tous mes bonheurs passés revivaient en soupirs !

La folle du logis n'était point contentée :
Elle cherchait encor son plaisir le plus doux,
Quand, soudain, arrivée auprès d'un ange : vous,
Ravie, elle mit fin à sa course enchantée !...

Je pensai — fut-ce trop espérer de bonheur !—
Que les simples accents d'une vive tendrese
Feraient passer chez vous un peu de mon ivresse,
Et trouveraient écho dans votre noble cœur !...

—" Chante ces souvenirs, goûte leur harmonie,"
Dit la Muse, en mettant la lyre sous ma main ;
" De la vie, ô poète, enchante le chemin,
Au son vibrant du luth à l'ivresse infinie !"

Croyez-vous qu'ils soient vrais, cet aimable symbole,
Ces mots si pleins d'appas ;
Que de l'âme, jamais souvenir ne s'envole,
Que le cœur n'oublî pas ?...

Croyez-vous qu'on puisse être, avec notre faiblesse,
Fidèles ici-bas,
Jusqu'à ne point tromper une intime promesse,
Que le cœur n'oublî pas ?

L'on remarque un quelqu'un, sa manière polie,
Mais trop souvent, hélas !
On l'aime, on le subjugue, et bientôt on l'oublie...
Et le cœur n'oublî pas ?

Croyez-le, bien souvent, du présent qu'on embrasse
On fait un peu de cas ;
Mais le plus cher passé ne laisse aucune trace...
Le cœur n'oublî-t-il pas ?

L'ami, qu'on chérissait au sein de l'allégresse,
Est-il dans l'embarras,
Vite on fuit loin de lui, méprisant sa détresse...
Le cœur n'oublî-t-il pas !

. . . .

Mais vous, j'aime à le dire, ô vous, mademoiselle,
Tel n'est point votre cas !

A vos heureux amis, vos restez bien fidèle :
Votre cœur n'oublî pas !

Qu'on vante votre esprit, votre charmant langage,
Tous vos nombreux appas ;
Moi, j'estime et redis votre plus beau partage :
Un cœur qui n'oublî pas !

Vous aimez? A vingt ans le cœur est plein de flammes,
L'amour guide nos pas !
Mais vous avez ce que n'ont pas toutes les femmes,
Un cœur qui n'oublî pas ?

Ceux qui sont vos amis aux jours de jouissance,
Si le malheur, hélas !
Venait de ses revers briser leur existence :
Votre cœur n'oublî pas !

Honneur, mademoiselle, à vous honneur et gloire,
Si fidèle ici-bas !
Dieu doit donner, un jour, l'éternelle victoire
Au cœur qui n'oublî pas !

***

Je vous ouvre mon cœur, et dis sans flatterie :
Puissiez-vous ainsi l'accepter :
Mon cœur, qui n'oublî pas, est plein de sympathie
Qu'il aime à vous manifester !

Mon cœur n'oublîra point, non, jamais de ma vie,
Le bonheur qu'il a pu goûter,
Quand, pensant conquérir une nouvelle amie,
Il fut conquis sans s'en douter...

J'ai foi dans l'amitié, l'amitié forte et pure,
Que rien ne peut briser, jamais, dans la nature :
Bien rare bonheur ici-bas !

Je crois que, si, jamais, l'amère jalousie
Pouvait dans tous les cœurs semer la zizanie,
Deux cœurs, au moins, n'oublîraient pas ! !

Septembre, 1886.

APPEL DE L'AME

DÉBUT DE RETRAITE

D'ici-bas, ô mon Dieu, vers les sublimes sphères
Ton nom va retentir !
Écoute nos accents, exauce nos prières,
Vois notre repentir !

De ton ciel, ô Seigneur, tu peux bien nous comprendre,
Mais descends jusqu'à nous ;
Oui, descends, car nos cœurs veulent te faire entendre
Un langage bien doux !

Nous te chercherons dès l'aurore,
Notre Père des cieux !
Au soir nous chercherons encore
L'objet de tous nos vœux !

Reste avec nous, Jésus qui passes,
Et qui ne reviens pas !
Nous avons besoin de tes grâces,
Oh ! parle-nous tout bas !

Septembre, 1886.

LE SOIR

A L'AIMÉE

Lorsque le crépuscule a brillé sur la terre,
Quand le disque empourpré s'affaisse à l'horizon,
Quand la nuit va bientôt remplacer la lumière,
Quand l'insecte bruyant s'endort sous le gazon ;

Aimez-vous un beau soir, quand la lune s'élance,
Comme un cygne prenant son essor gracieux ?
L'avez-vous admirée alors qu'elle s'avance,
En toute majesté, jusqu'au milieu des cieux ?

Dites, n'aimez-vous pas voir monter les étoiles
A la suite, le soir, après l'astre béni ;
Ces brillants diamants qui vont orner les voiles
Dérobant à nos yeux le céleste infini ?

Avez-vous entendu les chants de la feuillée
Quand la brise, le soir, l'agite mollement ?
Savez-vous les douceurs, l'attrait de la veillée
Sous le pavillon bleu d'un calme firmament ?

Plongée, un de ces soirs, dans quelque rêverie,
Avez-vous écouté la chanson des ruisseaux ?

Sur la plage où le flot vient calmer sa furie,
Avez-vous entendu le murmure des eaux ?

Sur les flots bleus, le soir, quand les ondes reflètent
De la reine des nuits les rayons argentés,
Aimez-vous ces accents que les échos répètent ;
Aimez-vous ces accents par la brise apportés ?

. . . .

Ces beaux soirs, où de Dieu la majesté profonde
Se révèle à nos cœurs, où naissent les amours ;
Ces beaux soirs tant aimés, fatalité du monde,
Ces beaux soirs sont la fin des plus beaux de nos jours !

Nous sommes au matin : le soir c'est la vieillesse,
Ce sont les derniers traits que Dieu fit pour charmer !..
Ils passeront trop tôt les jours de la jeunesse,
Trop tôt viendra le soir : hâtons-nous donc d'aimer !

Décembre, 1886.

MON VILLAGE

Au bord du grand fleuve il est un village
Paisible, charmant, site fortuné,
Qui semble un Eden sous le frais ombrage
Des arbres géants qui l'ont couronné.

Je sais un village, un nid de verdure
Semé sur tes bords, noble St-Laurent ;
Qui mire son front dans ton onde pure
Et baigne ses pieds à ton beau courant.

Il est un clocher à la flèche altière,
Que le voyageur admire en passant,
Dont l'ombrage couvre un vieux cimetière ;
D'où nous porte à Dieu l'airain frémissant.

Il est une église à l'aspect antique,
Modeste séjour du grand roi des cieux,
Dont l'art le plus simple et le goût rustique
Offrent un ensemble assez gracieux.

Là, sur le balcon du vieux presbytère,
Quel est ce vieillard à l'air souriant ?

C'est notre pasteur, c'est un tendre père,
Dans chaque fidèle il voit son enfant.

Puis, le saint asile où nos jeunes filles
Viennent de l'esprit cultiver les arts,
Où vient se former l'espoir des familles,
Loin du bruit du monde et de ses hasards.

Ici le collége, ô jours de l'enfance !
O temps trop rapide et trop passager !
Je te reconnais, non, quatre ans d'absence,
Mon Alma Mater, n'ont pu te changer.

Je t'aimais jadis et je t'aime encore,
Bien qu'un autre toit ait pu m'héberger !
Ah ! que l'humble enfant dont tu vis l'aurore
Près de toi, jamais, ne soit étranger !

Décembre, 1886.

A DES FLEURS

POUR L'AIMABLE DONATRICE

Gracieuses fleurs qui me venez d'elle,
Ah ! m'apportez-vous son tendre secret,
Es-tu, frais bouquet, messager fidèle ?
M'annonces-tu donc ?... Mais suis-je indiscret !

Oh ! mon pauvre cœur, ne sois plus rebelle,
Et toi, mon esprit, chasse tout regret :
Reviens, Espérance, ouvre-moi ton aile,
D'un si doux message, ah ! subis l'attrait !

Gardez vos couleurs, vos fraîcheurs d'aurore,
Et, sous mon baiser, renaissez encore,
Impayables fleurs, pourquoi vous flétrir ?

Eh ! je n'ai que vous pour me parler d'elle...
Non : j'ai l'amitié, j'ai cette immortelle,
Et de plus, la fleur de son souvenir !

Février, 1887.

HOMMAGE A ST-FRANÇOIS DE SALLES

SOUVENIR DU 29 JANVIER 1887

Disons bien haut notre vive allégresse,
En ce beau jour qu'ensemble nous fêtons !
De saint François célébrons la tendresse ;
Prenons la lyre, oh ! mes amis, chantons !

Chantres sacrés des célestes portiques,
Ah ! prêtez-nous vos refrains si pieux,
Apprenez-nous quelqu'un de vos cantiques,
Pour notre père il faut un chant des cieux !

Viens partager notre réjouissance,
Comme déjà, cher patron, tu le fis !
Entends les chants de la reconnaissance,
Puis, porte à Dieu les hymnes de tes fils !

Descends un peu de ton trône céleste,
Reviens sur terre un instant résider,
Descends vers nous, notre cercle est modeste,
Il brillera si tu viens présider.

Pour te former une vive couronne,
Nous, tes enfants, nous sommes réunis :
Vois, ta famille, ô grand saint, t'environne,
Les protégés que, du ciel, tu bénis !

Nous sommes bien, en effet, ta famille ?
Père, souvent nous t'avons acclamé :
Ton saint exemple à nos yeux toujours brille,
Divin modèle, ô guide bien-aimé !

. . . .

Un jour, précieux fruit de ta sollicitude,
Le sol helvétien fit germer l'institut
Qui devait ranimer par l'amour de l'étude
La solide croyance et la saine vertu !

Tu pensais, ô docteur, la science profane,
Sans la Foi pour flambeau, n'est qu'un égarement.
L'école de ton choix, dite " Florimontane,"
Fut fondée et ton but fut atteint promptement.

La jeunesse d'alors avait besoin d'un guide ;
De le lui procurer tu trouvas le secret !
A nous de même il faut un phare qui nous guide,
Père, conduis nos pas dans les sentiers du vrai !

Protège tes enfants de cette académie,
Un lointain rejeton de ton noble institut,

En toi notre espérance est mise, est affermie ;
Que par toi nous puissions atteindre notre but.

C'est qu'il est grand ce but, si dans notre misère,,
Nous osons réclamer l'appui de ton amour ;
C'est que, nous le sentons, dans l'avenir, ô père,
Nous devrons au pays être utiles, un jour !

C'est qu'il faudra, plus tard, dans les luttes du monde,
Sauvegarder nos droits et la Foi des aïeux !
Ou, ministres sacrés, de l'Eglise féconde
Protéger les enfants, en tous temps, en tous lieux !

L'avenir est à nous, nous que la Providence
Gratifie, aujourd'hui, de saine instruction :
Un jour, Elle devra nous mettre en évidence,
Bien redoutable, alors, est notre mission !

Ici, surtout, ici, notre jeune patrie
Chaque jour, dans son sein, voit de tristes combats :
Car notre foi triomphe, et la secte en furie
Lui prodigue le fiel qu'elle vomit là-bas !

Le papisme a vaincu, le fanatisme enrage,
La lutte va reprendre avec bien plus d'ardeur !
Le droit doit triompher ! mais la Foi qu'on outrage
A besoin de gardiens pleins de force et de cœur !

Nous irons au combat, formés à ton école,
Nous dirons, ô grand saint : servir Dieu c'est la loi !
Nous serons ces gardiens de la Foi qui console
Fidèles à l'Eglise, en fils dignes de toi !

. . . .

Accepte ici nos plus tendres hommages !
Gloire à ton nom, illustre protecteur !
Ton souvenir qui traverse les âges
Vit pour toujours au fond de notre cœur !

Oh ! que les fleurs de notre amour,
En ce beau jour,
Composent ton bouquet de fête !
Père, aujourd'hui, pour te fêter,
Et te chanter,
La voix à notre cœur se prête !

Chantres sacrés des célestes portiques,
Chœurs enflammés, unissez-vous à nous !
Apprenez-nous quelqu'un de vos cantiques,
Pour notre père, il faut des chants si doux !

Daigne bénir notre réjouissance,
Comme souvent, ô François, tu le fis !
Reçois les vœux de la reconnaissance ;
Va, porte au ciel les hymnes de tes fils !

Janvier, 1887.

POISSON D'AVRIL

Je les accepte avec ivresse,
La carte et le poisson joli,
Comme une marque de tendresse,
Je les accepte avec ivresse.
Sur ma lèvre un aveu se presse ;
S'il allait paraître impoli ?. . .
Je les accepte avec ivresse
La carte et le poisson joli.

J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entr'ouvre qu'à demi,
J'aime une fleur si fraîche éclose,
J'aime à voir ce bouton de rose.
C'est bien la plus aimable chose
Qu'une amie offre à son ami !
J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entr'ouvre qu'à demi.

Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit messager de l'amour ;
Viens-tu pour embraser mon âme :
Tes yeux lancent des traits de flamme !
Tu m'as vaincu, je le proclame,
Tu m'as subjugué sans retour ;
Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit messager de l'amour !

Avril, 1887.



PRINTEMPS

Salut ! ô brise printanière !
Salut ! printemps toujours si beau !
Tu viens sourire à notre sphère,
Tendre saison du renouveau !

Mai transforme la terre entière,
Dans l'eau, dans l'air, tout est nouveau ;
Les fleurs embaument l'atmosphère,
Plus pur est le divin flambeau.

Le ciel est bleu, la terre est belle,
La nature se renouvelle,
Se fait admirable en tout lieu.

Ses voix proclament en cadence
Les soins de votre Providence :
De vos bienfaits merci, mon Dieu !

Mai, 1887.

UN BAISER

CHANSON

Je la joignis ; elle était au bocage,
Mon cœur battait, mon âme était de feu,
Je l'aperçus dessous le vert feuillage,
Je m'approchai, mais je tremblais un peu !
Sa blanche main que le gazon caresse
Sur une fleur venait de se poser...
Moi, je disais, savourant mon ivresse,
Sur cette main que serait un baiser !...

Je m'avançai ; cependant la coquette
N'ignorait point que j'étais sur ses pas ;
Elle cherchait, et sa vue inquiète
Courait partout mais ne me voyait pas !
Je m'effaçai, pour le bien de la cause,
Près d'un rosier, comme elle allait passer...
C'en fut assez, elle prit une rose...
Et sur sa main je cueillis un baiser !...

Pris sur le fait, il m'a fallu me rendre
Et m'excuser de ma légèreté,
Mais elle aussi ne sut point se défendre,
C'était l'amour et la félicité ! !
Et nous allions tous deux par le bocage
Sans dire mot, et sans nous reposer ! . . .
L'oiseau moqueur chantait sous le feuillage :
"Sur cette main que n'est pas un baiser ! ! !"

Mai, 1887.



QUESTIONS D'AMOUR

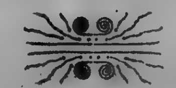
CHANSON . . À LA BRUNE AIMÉE

Veux-tu savoir, ô douce reine,
Jusqu'à quel point tu m'as charmé ;
Comme l'amour vers toi m'entraîne,
Comme je voudrais être aimé ?
Mon pauvre cœur s'est laissé prendre,
Il est, entier, en ton pouvoir . . .
Comme l'amour l'a fait se rendre,
Veux-tu savoir, veux-tu savoir ? . . .

Naguère, ô brune enchanteresse,
Ton image entra dans mon cœur,
Peinte aux couleurs de la tendresse
Et de l'espoir au ton vainqueur.
Depuis, ton souvenir m'enflamme,
Et je n'aspire qu'à te voir.
Comme tu peux m'enivrer l'âme
Veux-tu savoir, veux-tu savoir ? . . .

Je t'aime tant, ô mon bel ange,
Peux-tu, dis-moi, ne pas m'aimer ?
Je rêve un bonheur sans mélange :
Vas-tu le faire, ou m'en blâmer ?...
Ton air embaume ma souffrance :
L'amour s'y laisse apercevoir !...
Ton œil rayonne d'espérance..
Puis-je savoir ? Puis-je savoir ?...

Juin, 1887.



L'AMOUR ET L'AMITIÉ

AMITIÉ

Oh ! dis, pourquoi pleurer, Amour aux yeux de flamm
Dis, pourquoi prodiguer les perles de tes yeux ;
Pourquoi te désoler quand le monde t'acclame,
Quand partout l'on te fête, ô noble hôte des cieux.

AMOUR

O divin sentiment, Amitié sainte et pure,
Comme moi, tu naquis au céleste séjour ;
Ici bas te plais-tu, la terrestre nature
Est-elle à l'Amitié ce qu'elle est pour l'Amour ?. . .

AMITIÉ

Que dis-tu là, mon frère ; oh ! qu'ainsi je te nomme,
Car Dieu qui nous créa nous unit au berceau,
Enfant, que te plains-tu ? sur le cœur de tout homme
N'as-tu pas tout pouvoir ? Ton empire est si beau,
Non, tu n'es point jaloux !. . . Pourtant de mes fidèles
Vois, le nombre est petit et je ne me plains pas.
Mes plus vives ardeurs ne sont point éternelles,
Ah ! tout n'est point parfait, vois-tu, frère, ici-bas

AMOUR

Sœur, oh ! c'est mal à toi : non, non la jalousie,
Tel n'est point mon mobile, oh ! mais si tu savais !
Ah ! va, tu me fuirais, sœur aimable et chérie,
Tant mon culte a souffert de pénibles excès.
On abuse de moi ; sous les traits de ma flamme,
L'ignoble pasion subjugue les humains.
Sous prétexte d'aimer s'avilit plus d'une âme,
Et le *vice amoureux* court partout les chemins.
Ton pouvoir est restreint, mais ta puissance est sûre
Tes sujets sont soumis, et jusques au trépas !
J'envîrais ton bonheur !.. Mais l'humaine nature
A trop aimé l'Amour, l'Amour ne l'aime pas...

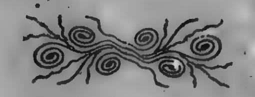
AMITIÉ

L'amertume, ô mon frère, à ta bouche divine
Convient peu ; ton œil bleu n'est point fait pour pleurer !
Console ta douleur, car l'Amour pur domine,
Et l'Amour, malgré tout, l'Amour pur doit régner !
Le cœur vivant pour Dieu auprès du sanctuaire,
Celui qu'ont pénétré tes plus vrais feux d'amour,
Nuit et jour en ces cœurs tu deviens plus prospère :
Pour ces cœurs tu dois vivre au terrestre séjour !

Amour

O ma sœur, tes accents ont pénétré mon âme,
J'ai foi dans ta parole, et je reste avec toi
Aux cœurs trop saccagés pour brûler de ma flamme
Tu sauras imposer les douceurs de ta loi ! !

Juillet, 1887.



PEINES D'AMOUR

CHANSON

Hommage a Mlle Marie-Louisa L...

Lorsque l'on aime et que dans l'âme
Des traits chéris sont imprimés,
On fait des rêves tout de flamme
Nos pensers en sont embaumés !
Mais bientôt naissent les alarmes,
Si le retour est négligé.
Oh ! Dieu qu'il fait couler de larmes,
L'amour qui n'est point partagé !

Parfois l'on aime et l'on rencontre
Des obstacles sur son chemin ;
Quelque raison vient à l'encontre,
On ne peut se serrer la main.
Forcément sont rompus les charmes,
L'amour revit dans l'amitié ;
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes,
L'amour qu'on brise sans pitié !

Lorsque l'on aime et qu'on nous aime,
C'est l'idéal du vrai bonheur,
Pourvu que rien n'altère même
L'enchantement de notre cœur !
Mais si, par toutes sortes d'armes,
On combat ce plaisir d'aimer
Ah ! Dieu qu'il fait couler de larmes,
L'amour qu'on cherche à comprimer !

Souvent un cœur avec le nôtre
A l'unisson avait battu ;
Quelqu'un survient qui pour un autre
Voudrait tenter notre vertu.
On nous prodigue les alarmes,
On parvient à nous abuser,
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes,
L'amour qu'on se laisse imposer !

Quand l'être aimé croit et nous aime,
Que nul mortel n'en est jaloux,
C'est la félicité suprême ;
Il n'est point de plaisir plus doux !
D'un tel bonheur goûtons les charmes ;
Que les vaincus soient aux vainqueurs !
De joie, alors, versons des larmes,
Car l'amour vrai règne en nos cœurs !

Juillet, 1887.

HEUREUX MOMENTS

IDYLLE — CHANSON

Refrain

Viens, ma chérie,
Par la prairie,
Sous les grands bois, ah ! viens t'asseoir !
Viens, tout murmure
Dans la ramure,
Allons, tous deux, là-bas, ce soir.

I

Vois, derrière la montagne,
Phébus là-bas descend des cieux,
Et ses feux, dans la campagne,
Brillent déjà moins radieux.
Les voix de la nature
Vers le ciel vont monter,
Et chaque créature
A son tour doit chanter.
Refrain... Allons chanter, là-bas, ce soir.

II

Loin du bruit allons ensemble,
Dans le calme nous reposer,
Sous le feuillage qui tremble,
Viens, mon amie, allons causer.
    Ta douce voix m'anime
    Quand tu mêles, le soir,
    Au concert unanime,
    La note de l'espoir !
Refrain... Allons causer, là-bas, ce soir.

III

Qu'il fait bon, sous la feuillée,
Prêter l'oreille aux mille voix
Dont notre âme émerveillée
Subit le charme au fond des bois.
    Viens avec moi, mignonne,
    Dans les sentiers ombreux,
    Allons, ma toute bonne,
    Allons rêver à deux !
Refrain... Allons rêver, là-bas, ce soir.

Septe

IV

Viens, enfant, goûtons les charmes
De ces moments délicieux,
Du monde oublions les larmes,
Allons aimer, plaisir des cieux !
Ces voix au doux murmure,
Ces souffles parfumés,
Cette belle nature,
Tout semble dire : Aimez !
Refrain. . .Allons aimer là-bas, ce soir !

Septembre, 1887.

ÉVOCATION FUNÈBRE

Avez-vous pu jamais entendre, sans effroi,
Tinter le glas funèbre au lugubre beffroi ?...

. . . .

Un soir, c'était à l'heure où la lourde nuit tombe,
Triste et seul je passais près du "champ du repos;"
Mon oreille entendit des accents d'outre-tombe
Et des mots soupirés comme autant de sanglots.

C'était le jour des morts, et le glas monotone
Mêlait à ces accents son refrain douloureux
Comme un hymne de deuil ; le vent froid de l'automne
Dans les bois dépouillés gémissait, langoureux.

" Joyeux mortels, heureux du monde
Vous goûtez une paix profonde,
Au sein de vos plaisirs.
Vous vous moquez de la souffrance,
Vous noyez tout dans l'espérance
De vos plus vains désirs !

Ignorez-vous notre détresse ?
Oubliez-vous dans votre ivresse,
Nos atroces douleurs ?...
Oh ! notre voix vous importune ;
Vous vous riez dans la fortune,
De l'exil et ses pleurs !

Est-il bien vrai qu'amour et larmes,
Que l'amitié, que tous ces charmes
Ne sont que de vains mots ?...
Est-il possible, ô temps, ô maître !
Qu'ainsi tout doive disparaître
Dans la nuit des tombeaux ?...

Des exilés du Purgatoire,
Ah ! faites vivre la mémoire
Dans un "de profundis,"
O vous, du moins, qui sur la terre,
Dans un élan tout volontaire,
Vous disiez nos amis !

Quand viendront vos heures dernières,
Si vous avez, par vos prières,
Hâté notre bonheur ;
Alors, notre reconnaissance
Saura vous prêter l'assistance
De vrais amis du cœur !!"

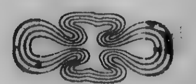
. . . .

Puis la voix fit silence et le glas funéraire
Jetait encor sa plainte aux échos éplorés ;
Je l'écoutai longtemps près du champ mortuaire ;
Ces accents enivraient tous mes sens atterrés ! ! . . .

. . . .

Je n'ai jamais depuis entendu, sans effroi,
Tinter le glas funèbre au lugubre beffroi !

Octobre, 1887.



LA MÈRE DE L'ÉPOUSÉE

HOMMAGE A Mme A. A. L. B...

SYMPATHIQUEMENT

Tu vas laisser, enfant, la tutelle d'un père
Et livrer ton cœur vierge au lien conjugal ;
Si près de la quitter, écoute encor ta mère,
A ses baisers encor prête un front virginal.

Demain — déjà demain ! — ô ma fille si chère !
Tu feras le serment de n'être plus à nous,
D'oublier sans retour les beaux temps de naguère,
De renoncer aux tiens pour suivre ton époux.

Tu t'en vas délaisser le foyer sans nuage,
Où tu coulas en paix les meilleurs de tes ans...
Sache-le, mon enfant, l'astre du mariage
Ne brille pas toujours des doux feux du printemps.

Mais, si ton amour pur, ton ivresse naïve
T'ont soumise au pouvoir d'un vainqueur généreux,
Sois heureuse, ô ma fille ! et que rien ne t'arrive
Pour troubler ton bonheur ! Tous deux soyez heureux !

Que la brûlante ardeur de la sainte hyménée
Dans vos deux cœurs jamais n'éteigne son flambeau !
Tant qu'il brille, vois-tu, la vie est fortunée ;
Un amour immortel est un bienfait si beau !

Aimez-vous ! aimez-vous ! c'est la force de l'âme,
Le trésor de l'hymen, le secret du bonheur !
L'amour, c'est un foyer qui, de sa pure flamme,
Échauffe, réjouit et fait vivre le cœur !

Tout fasciné, ton œil n'entrevoit de la vie
Que les plus beaux côtés, les aspects les plus doux ;
Tout est rose, en ce jour, ta jeune âme est ravie,
Tu ne lis que bonheur dans les yeux d'un époux.

Cependant, mon enfant, chaque heure a sa tempête,
Chaque jour ses périls, chaque instant son danger ;
Le regret reste seul des plus grands jours de fête,
Quand le ciel s'obscurcit, quand le vent va changer

Enfant, je te bénis ! Va, si dans sa clémence,
Le Ciel semait un jour l'épreuve sous tes pas,
Reviens à moi, reviens en toute confiance,
Car le cœur d'une mère, enfant, ne change pas !

Octobre, 1887. *Novembre, 1894.*

EN EXCURSION

A MON AMI RODOLPHE CHEVRIER, E. E. M., OTTAWA

C'est fait, nous partons, la locomotive
A jeté dans l'air son bruyant adieu ;
C'est moins du regret la note plaintive
Qu'un long cri d'espoir qui monte vers Dieu.

Dans les bruits confus cette voix s'égare,
Qui me répétait ses souhaits joyeux,
Déjà nous filons, et là-bas la gare
Fuit et disparaît bientôt à nos yeux.

Puis dans le lointain le clocher s'efface,
J'interroge en vain l'horizon brumeux,
Rien n'apparaît plus et mon œil se lasse,
Mon cœur, un instant, se sent malheureux.

Mais de plus en plus avide d'espace
Le dragon de feu s'élance en avant :
Mains rapide en l'air est le trait qui passe
Moins vif est l'oiseau, moins vite le vent.

Non, rien ne dépasse, en sa course folle,
L'ardente machine aux poumons d'airain,
Seule ma pensée au terme s'envole,
Plus rapide encor, libre de tout frein.

Mais enfin l'on touche au but du voyage,
Enfin nous voilà près d'hôtes charmants,
Et la sympathie est bientôt le gage
D'un plaisir exquis, de bien doux moments.

Trop vite, à mon gré, les heures s'écoulent,
Car j'ai trouvé tout, plaisir et bonheur,
Loin du train joyeux et du bruit des foules,
Dans l'intimité d'un fidèle cœur.

Indicible joie, en terre étrangère,
J'ai cru rencontrer, de par mon chemin,
Un sincère ami qui me traite en frère
Et m'ouvre son cœur en pressant ma main !

. . . .

Hélas ! du départ déjà sonne l'heure,
On ne peut longtemps jouïr ici-bas !
Mais va, ma pensée avec vous demeure,
Je me souviendrai, ne m'oubliez pas !

Mars, 1888.

ESPOIR !

A MM. LES NOUVEAUX DIRECTEURS DE LA "REVUE CANADIENNE"

La nature assoupie, éteinte, presque morte,
S'affaissait sous l'effort de la triste saison,
L'hiver et les ennuis qui lui forment escorte
De nos rêves d'espoir allaient avoir raison.

Mais le printemps revient, sous son aile il apporte
La brise et les zéphirs, les oiseaux, le gazon :
L'espérance en nos cœurs, et plus neuve et plus forte,
Semble, ainsi que la terre, en pleine floraison !

Il faut vivre d'espoir aux grands jours de l'épreuve ;
Quand l'infortune, hélas ! de son fiel nous abreuve
Attendons, sans faiblir, de plus heureux moments.

Toujours fléchit le sort devant qui sut attendre :
Votre exemple, aujourd'hui, Messieurs, va nous l'apprendre ;
Daignez en accueillir tous nos remercîments !

Avril, 1888.

AVE MARIA

AUX CONGRÉGANISTES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,
UN CONGRÉGANISTE

> " C'est le mois de Marie
> " C'est le mois le plus beau !

Entendez-vous, dans nos campagnes,
Le concert immense et pieux ?
Des prés, des bois et des montagnes
Monte un refraiu harmonieux.

La jeune vierge et ses compagnes
Disent des chants mélodieux ;
Les voix des oiseaux accompagnent
Le parfum des fleurs jusqu'aux cieux.

Le gai ruisseau, dans la prairie,
Gazouille le nom de Marie ;
Tout chante un hymne solennel.

Saluons aussi notre mère
Et faisons-lui l'aveu sincère
D'un amour pur, saint, éternel !

Avril, 1888.

PLUS DOUX ENCORE

CHANSON — A MON AMIE

Doux à l'enfant est le sein de sa mère,
Source d'amour qu'il ne peut épuiser !
Doux est l'aveu d'une amitié sincère !
Plus doux encore est un chaste baiser !

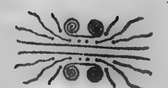
Doux est le lis qui fleurit sur la rive
Où l'onde vient en passant l'arroser !
Doux est l'amour qui du ciel nous arrive !
Plus doux encore est un chaste baiser !

Doux sont tes traits dont la candeur enivre,
Où le regard aime à se reposer !
Pour te connaître il est bien doux de vivre !
Plus doux encore est un chaste baiser !

Douce est ta voix qui réjouit notre âme,
Doux ses accents faits pour nous embraser !
Doux est ton œil qui m'anime et m'enflamme !
Plus doux encore est un chaste baiser !

Douce est l'ardeur dont ma muse s'inspire !
Doux est l'espoir que j'ose caresser !
Doux est ton nom qui fait vibrer ma lyre !
Mais bien plus doux est ton chaste baiser !

Juin, 1888.



HEURES DU SOIR

BARCAROLLE

I

Brunette
Jeunette,
L'astre des nuits
Scintille
Gentille
Sois sans ennuis.

II

Ma mie
Chérie...
Quel doux émoi !
Ma lyre
Délire
Pitié pour moi !

III

La rive
Plaintive
Jette une voix
Charmante,
Tout chante
Dans les grands bois.

IV

Bel ange,
Mélange
Avec ces chants,
Ta flamme,
De l'âme,
Aux mots touchants.

V

L'étoile
Sans voile
De l'infini
Écoute
Et goûte
Ton chant béni.

VI

La branche
Se penche,
En admirant,
La brise,
Éprise,
Va, soupirant.

VII

Ramure,
Verdure,
Tout est fraîcheur...
Tendresse,
Ivresse
Gagnent mon cœur !

VIII

Te suivre
Et vivre
Pour toi longtemps,
J'en donne,
Mignonne,
Mes dix-sept ans.

IX

Mais rire,
Délire,
Joyeux instants,
Tout sombre,
Dans l'ombre,
L'oubli du temps.

X

Je t'aime !....
De même,
Aimons tous deux !
Ensemble,
Ce semble,
L'on est heureux !

Juillet, 1888.



AIMONS-NOUS !

Ce qu'au papillon dit la rose,
Lorsqu'il la baise, fraîche éclose,
Que l'oiseau
Dit à sa compagne charmante,
Ce que dit la brise enivrante
Au roseau ;

Ce mot que, dans un saint délire,
Le poète chante ou soupire,
Qu'à genoux
Je voudrais de ta bouche entendre,
Dis-le, dis-le ce mot si tendre :
" Aimons-nous ! "

Septembre, 1888.

ENVOI

—

D'UN AGENDA A LA CHÉRIE

—

Certes, c'est peu ce que j'apporte,
Mais je le donne avec bon cœur,
Ah ! recevez-le de la sorte
Certes, c'est peu ce que j'apporte.
D'aucun dont l'offrande est plus forte,
Ne vous veut pas plus de bonheur ;
Certes, c'est peu ce que j'apporte,
Mais je le donne avec Mon cœur !

Ces blancs feuillets, sous votre plume,
S'enrichiront de vos secrets ;
Ils sauront quel feu vous consume,
Ces blancs feuillets, sous votre plume.
S'il se pouvait, mais je présume
Que ces vœux-là sont indiscrets...
Ces blancs feuillets, sous votre plume,
S'enrichiraient de Nos secrets.

Au moins, laissez-moi l'espérance
Que, dans les jours de l'avenir,
Vous garderez la souvenance !
Au moins, laissez-moi l'espérance !
Puisque le sort veut — ô souffrance !
Encore un temps nous désunir,
Au moins, laissez-moi l'espérance
En les beaux jours de l'avenir !

Septembre, 1888.



IN MEMORIAM

POUR MON AMI, ARTHUR A. D., DÉCÉDÉ ACCIDENTELLEMENT, LE 19 SEPTEMBRE 1888.

O Dieu dont les décrets nous sont impénétrables,
Que votre volonté soit bénie en tous lieux !
Que bénis soient aussi vos desseins adorables,
Vous qui frappez le plus ceux que vous aimez mieux !

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui marquez la victime
Que la mort va chercher et frapper sans merci !...
Puisque votre justice ainsi venge le crime,
La vertu, vous devez la couronner ainsi.

Voilà ce qui, jadis, consolait la souffrance,
Quand le sang des martyrs coulait pour notre foi ;
Ce qui fait, aujourd'hui, grandir notre espérance,
En songeant que *le sort*, ô Dieu, c'est votre loi !

Puisque c'est vous, mon Dieu, qui désiriez cette âme
Vous l'aurez conviée au banquet des élus !...
Car la mort a passé : son glaive était de flamme...
Et nous pleurons encor le juste qui n'est plus !...

. . . .

Il faut être si pur, pour que de la Patrie
Vous donniez à nos vœux l'éternelle splendeur...
Nous vous en prions donc, par Jésus et Marie,
Seigneur, ne jugez pas avec toute rigueur...

Dieu de miséricorde, entendez la prière
Que font monter vers vous l'espoir et l'amitié.
Pardonnez à ce fils, victime tendre et chère !
Père, soyez clément ! Seigneur ayez pitié !

Novembre, 1888.



PIERRES PRÉCIEUSES

ESSAI DE FABLIAU

Vous eussiez vu la chatelaine,
Comme elle y mettait de l'entrain,
Pour montrer à cette vilaine
Tous les joyaux de son écrin.
La pauvre paysanne était toute surprise :
Penser qu'un seul coffret contînt pour tant d'écus !
Voir toutes ces beautés, les palper à sa guise,
Les rouler dans ses mains ! Elle n'y tenait plus.
— Foi de meunière,
Ces diamants, cette topaze et ces brillants,
Cette rivière,
Ont dû goûter des prix exorbitants ?
— Très cher, en effet ; j'étais jeune fille,
Quand j'eus les premiers de tous ces bijoux,
Tiens, ces plus anciens viennent de famille,
Les autres, plus beaux, sont de mon époux.
— Rapportent-ils, au moins, quelque somme légère ?
— Un profit, ah bien ! non, et c'est tout le contraire !
Chaque hiver, je les fais remonter, nettoyer,
Et, pour être à la mode, il faut toujours payer.

— C'est drôle, et pourtant, moi, j'ai deux pierres de même,
Elles coûtent bien peu, mais me rendent beaucoup.
C'est un don de mon père, et, ma foi, je les aime
Mieux qu'aucune autre pierre ; on a chacun son goût.
— Vous les appelez, ma bonne Thérèse ?
L'autre souriait, de plaisir et d'aise,
Et répondant, d'un air malin :
" Les deux pierres de mon moulin."

Elle était sage, la meunière ;
Profitons bien de la leçon :
L'agrément n'est que secondaire,
Aimons l'utile, à sa façon.

Décembre, 1888.

POUR NE PLUS REVENIR

CHANSON—Air : *Il m'adorait, etc.*

—

I

Il m'aimait tant ! Oh ! serais-je capable
De l'oublier, lui que j'avais compris !
Je l'aimais tant ! et je fus bien coupable !
Je pleurerai ce funeste mépris !
Il m'entourait d'affection si tendre !...
Gardera-t-il, au moins, mon souvenir ?...
A tant d'honneur je ne saurais prétendre :
Il est parti pour ne plus revenir !

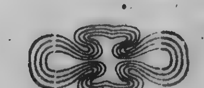
II

Il est parti, j'ai chassé son image,
Pour en placer une autre dans mon cœur...
Pourtant, ce cœur au sien rendait hommage
Et l'acclamait, autrefois, son vainqueur !
A l'étranger livré sans résistance,
Ce cœur, hélas ! que va-t-il devenir ?...
Eh ! s'il allait, doutant de ma constance,
Fuir aussi lui pour ne plus revenir !...

III

Livrée, alors, sans la douce espérance,
A mon destin, à mes regrets cuisants,
Je me dirais, au sein de ma souffrance ;
J'ai, par ma faute, éloigné deux amants,
Ce souvenir assombrira ma route
Et me rendra pénible l'avenir...
L'un pour oubli, l'autre vaincu du doute...
Ils sont partis pour ne plus revenir !!

Décembre, 1888.



INCITATION

A UN JEUNE POETE

Hélas ! où sont, ami, tes chants si pleins d'ivresse ;
Et d'où vient que le luth est muet dans ta main ?..
Rien..on ne t'entend plus...le feu sacré te laisse ?..
Mais le doute, jamais, entra-t-il en ton sein ?..
As-tu vu s'effacer l'étoile qui t'inspire ?..
Naguère encore, ô barde, on chérissait ta voix !
Cesse de nous priver des accents de ta lyre :
Entonne un doux refrain ; chante ! aime ! espère et crois !

Janvier, 1889.

LA RAQUETTEUSE CANADIENNE

A MADEMOISELLE MARIE-G.-BERNADETTE N.,

Rose figure
Et franche allure,
Charmant minois,
Belle prestance ;
Elle s'avance,
Et je la vois !. . .

Est-ce un ange perdu, loin du bleu firmament ;
Quelque céleste fée ; est-ce un sylphe charmant ?
Esprit des neiges,
Aux blancs cortèges.
N'est-ce pas toi, dis-nous ? Non pas :
Une femme a tous ces appâts. . .
Car, sous sa couverte de laine,
Bat un cœur pur de Canadienne !

Sur sa raquette,
Qu'elle est coquette
Et belle à voir !
Chacun l'admire
Et la désire,
Mais sans espoir. . .

Comme elle va gaîment, d'un pied alerte et sûr !
Le ciel, en son honneur, est du plus tendre azur ;
La neige est belle,
Elle étincelle ;
Mais rien ne vaut les mille feux
Qui rayonnent dans ses grands yeux !...
Car, sous sa couverte de laine,
Bat un cœur chaud de Canadienne !

Mais le temps change...
Oh ! c'est étrange !...
Quels sont ces bruits ?...
Sa marche est vive...
Quoi qu'il arrive,
Moi, je la suis !

La neige est soulevée en épais tourbillons,
Tout disparaît aux yeux, champs, côteaux, et vallons..
Mais la tempête,
Elle en fait fête ;
Souffle aquillon, tombez frimas,
Vos efforts ne l'arrêtent pas :
Car, sous sa couverte de laine,
Bat un cœur fort de Canadienne !

Février, 1889.

DIX-SEPT LUSTRES

A MA CHÈRE GRAND'MAMAN

Ah ! qu'il m'est bien doux de chanter, grand'mère,
Tes lustres brillants !
C'est qu'il est très-beau, ton anniversaire,
Quatre-vingt-cinq ans !

Brillant, c'est le mot : ta verte vieillesse,
Tu la fais aimer !
Partout on l'admire, et moi, je m'empresse
De t'en informer !

Dix-sept lustres, quoi ! C'est à n'y pas croire,
A voir, grand'maman,
Ton port et tes traits... Mais c'est de l'histoire,
Et c'est vrai, pourtant.

Tant mieux, c'est que Dieu te réserve encore
De longs jours heureux !
Ce n'est pas en vain que chacun l'implore,
Il comble nos vœux !

Nous l'avons prié ce Dieu de clémence,
Et nous le prions :
Il prolongera ta chère existence,
Pour que nous t'aimions !

Qu'Il te laisse vivre ét qu'Il te dispense
Dix lustres nouveaux !
Et puis qu'Il t'appelle à la récompense
De tes longs travaux !

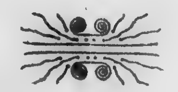
Oui, poursuis le cours de ta belle vie,
Encor bien longtemps ;
A nos cœurs aimants ne sois pas ravie,
Pas avant cent ans !

Car nous t'aimons bien, et de ta famille
Tu fais le bonheur,
Comme un doux foyer ta présence y brille,
Y met la chaleur.

Oh ! nous t'aimons bien, d'affection tendre,
Nous le proclamons.
Puissent mes accents te le faire entendre,
Comme nous t'aimons !

Ah qu'il m'est bien doux de chanter, grand'mère
Tes lustres brillants !
C'est qu'il est très-beau, ton anniversaire :
Quatre-vingt cinq ans ! !

Février, 1889.



SOURIRE AIMÉ

POUR MA BELLE

Si tu savais mon sentiment,
Quand je te vois gaie et joyeuse ;
Quand ta prunelle radieuse
Laisse filtrer l'enivrement !

Si tu pouvais goûter l'ivresse
Dont je déborde, en ces instants
Où tu souris et me comprends,
Où tu réponds à ma tendresse !

Si tu connaissais les attraits
De ton sourire, et ses doux charmes,
Oh ! tu concevrais mes alarmes,
Et, dans ton cœur, tu me plaindrais !

Ce rire aimé dont je m'abreuve,
Ah ! que ne le peux-tu goûter !
Tu ne saurais longtemps douter
Qu'y résister soit une épreuve !

Pour un seul regard de tes yeux,
L'on attendrait toute sa vie !
Mais chacun doit brûler d'envie
Quand naît ton sourire joyeux !

Si tu savais la jouissance
Qu'épanouis offrent tes traits :
Oh ! j'en suis sûr, tu sourirais,
Ne fût-ce que par complaisance !

Ton doux sourire, c'est ma loi,
C'est mon orgueil, mon espérance :
Toujours, il calme ma souffrance
Et me rend plus heureux qu'un roi !

Ah ! si jamais, ô ma chérie !
Ton cœur aima profondément,
J'ose espérer que mon tourment
Sera compris de toi, ma mie !

Pardonne d'aussi francs aveux :
Toi seule as causé mon délire !...
Mais, d'un seul mot, d'un seul sourire,
Tu peux, aussi, me rendre heureux !!

Mars, 1889.

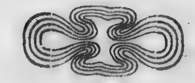
RENOUVEAU !

C'est le printemps, l'arbre bourgeonne,
Tous nos jours sont pleins de soleil :
La joie, en notre cœur, bourdonne,
C'est le printemps, l'arbre bourgeonne.
C'est le printemps et Dieu nous donne
Un temps d'ivresse sans pareil ;
C'est le printemps, l'arbre bourgeonne,
Tous nos jours sont pleins de soleil.

C'est le printemps, c'est la verdure,
Le concert des petits oiseaux,
Les doux soupirs de la ramure ;
C'est le printemps, c'est la verdure.
Tout n'est que chant dans la nature ;
Zéphir vient caresser les eaux :
C'est le printemps, c'est la verdure,
Le concert des petits oiseaux.

A vous, mon Dieu, notrə prière !
Vous ravissez nos pauyres cœurs ;
Vous égayez la triste terre ;
A vous, mon Dieu, notre prière !
Qu'est la maison de notre père,
Si l'exil a tant de douceurs ?
A vous, mon Dieu notre prière,
Vous ravissez nos pauvres cœurs ! !

Avril, 1889.



EPITHALAME

RONDEAU : A UN JEUNE COUPLE AMI

C'en est donc fait de ce brillant mirage
Qu'offre à nos yeux cet inconnu, demain ;
Enfin, le nœud sacré du mariage,
Ce rêve aimé, caressé du jeune âge,
Vous réunit, cœur à cœur, main à main.

Adieu l'espoir en l'avenir lointain !. . . .
Réalité, ton conseil est plus sage :
A toi, l'Amour les livre, ce matin.
C'en est donc fait !

Mais votre sort n'est pas sans avantage ! ! !
Deux cœurs aimants s'aiment bien davantage,
Quand le Ciel veut consacrer leur destin.
Et lorsque enfin, ils entrent en ménage
Leur vrai bonheur n'en est que plus certain.
C'en est donc fait !

Mai, 1889.

A MA MÈRE

EN MÉMOIRE DE Mme GÉDÉON BENJAMIN DENAULT, NÉE LÉOCADIE-CAROLINE-DELPHINE COURSOL, LE 16 MAI 1833, A BELŒIL, DÉCÉDÉE SUBITEMENT A VALLEYFIELD, LE 21 MAI 1889.

Ma mère, où donc es-tu, que mon regard se lasse,
Et cherche, en vain, partout, la trace de tes pas ?
Où donc es-tu partie, as-tu franchi l'espace ;
Ne dois-je plus jamais te revoir ici-bas ?...
Qu'est devenu cet aimable sourire
Que tu laissais sur tes lèvres errer ?
De désespoir mon pauvre cœur soupire,
Mon œil, hélas ! n'a pu le rencontrer !

Ah ! c'est que ma vue,
Pour te retrouver
Doit percer la nue !
Je voudrais voler...
Vers le ciel limpide
Je m'élancerais,
D'une aile rapide,...
Et je t'y verrais !...

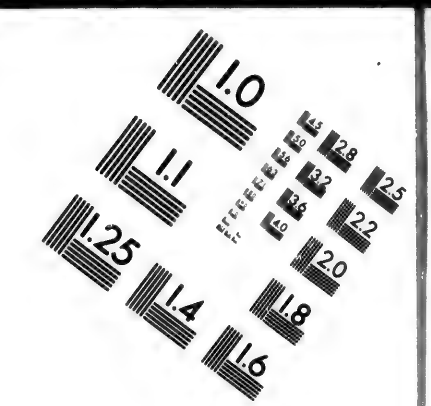
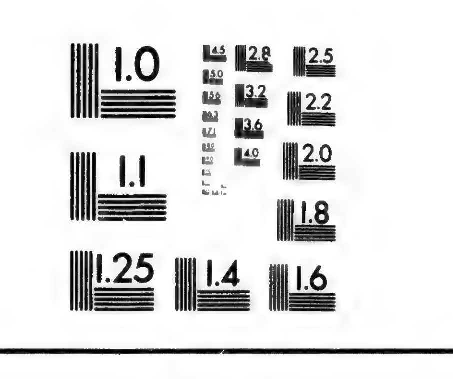


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

Oui, mère, le Seigneur a couronné ta vie,
Ta constance invincible et tes combats chrétiens,
A notre amour d'enfants, c'est Lui qui t'a ravie ;
Son ciel est ta prison, ses faveurs tes liens !
Car, c'est la foi qui l'affirme à mon âme,
Tu fus si bonne et fidèle en tous temps,
Si dévouée à notre Auguste Dame,
Que ton bonheur doit durer de longtemps !

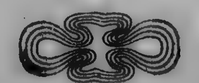
Cette foi m'élève
Aux cieux pleins d'appats ;
Puis l'amour m'enlève
Jusque dans tes bras !...
Quelles douces heures ! !
Quel bien je ressens ! !
Mais, toi, tu demeures...
Et je redescends...

Que ne ferais-je pas pour marcher sur tes traces ?
Elles marquent si bien le vrai chemin du ciel ?...
Mais tu sais ma faiblesse, ô mère, et ses disgrâces,
Guide mon frêle esquif vers le port éternel !

J'espère en toi, qui connais ma misère
Et qui sauras si bien la soulager.
Quoi de plus sûr que le cœur d'une mère,
Pour un asile en face du danger ?

A ta vigilance
Je livre mon sort :
Sois mon assistance
Jusques à ma mort.
Là, qu'en la victoire.
Je sois triomphant ;
Partage ta gloire
Avec ton enfant !

Juin, 1889



SURSUM CORDA

Qu'elle est bonne, la Providence,
Qui donne les beaux jours d'été,
Et tant de biens en abondance !
Qu'elle est bonne la Providence !
L'esprit se rend à l'évidence,
Le cœur cède à tant de bonté.
Qu'elle est bonne, la Providence,
Qui donne les beaux jours d'été !

A bénir Dieu que l'on s'empresse,
Quand le soleil est radieux,
Quand la nature est dans l'ivresse ;
A bénir Dieu que l'on s'empresse !
Quand les champs sont pleins de promesse,
Et l'air plein de refrains joyeux ;
A bénir Dieu que l'on s'empresse,
Quand le soleil est radieux !

Devant ces beautés de la vie,
Chantons un hymne au Créateur !
Laissons prier l'âme ravie,
Devant ces beautés de la vie.
Notre sort est digne d'envie ;
Louange à son divin auteur !
Devant ces beautés de la vie,
Chantons un hymne au Créateur !

Juin, 1889.



"VOTRE COUVENT"

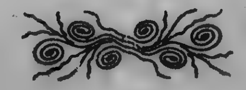
HOMMAGE DISCRET AUX LECTRICES DE CETTE JOLIE PETITE REVUE

Il est gentil, votre "Couvent,"
Estimez-le, mesdemoiselles;
Sans doute, on vous l'a dit souvent,
Il est gentil, votre "Couvent."
Parfois badin, parfois savant,
Mêlant l'histoire et les nouvelles,
Il est gentil, votre "Couvent,"
Estimez-le, mesdemoiselles.

C'est un écrin de diamants,
Où vous puiserez la science,
En y cherchant des agréments ;
C'est un un écrin de diamants.
Qu'il tienne des propos charmants,
Qu'il moralise en conscience,
C'est un écrin de diamants
Où vous puiserez la science.

Tel est mon huemble sentiment :
J'aime votre coquette feuille.
En sa faveur, faible argument ?
Tel est mon humble sentiment.
Je l'aime, et si sincèrement,
Qu'il n'est bien que je ne lui veuille !
Tel est mon humble sentiment,
J'aime votre coquette feuille.

Juin, 1889.



SÉPARATION

COMPOSÉ, SUR DEMANDE, POUR "UNE FINISSANTE" DU MONT SAINTE-MARIE

Il en coûte partir, quand on laisse en arrière
Une famille aimée, une famille entière,
Qui vous voit avec peine échapper de ses bras,
Et vous dit, en pleurant, ces tendres mots, tout bas :
" Reste, ne t'en vas pas, ô notre chère aînée !
" Quoi ! tu nous quitterais ! Nous t'avons tant aimée !
Et la mère, à son tour, vient mêler des accents
Qui vous brisent le cœur, à ceux de ses enfants :
" Ah ! ma fille, où vas-tu, si loin de mes tendresses,
" D'un hasard inconstant rechercher les caresses ?...

. . . .

Mais, au cadran divin, l'heure vient de sonner,
Et ses, coups, dans mon cœur qu'ils frappaient en cadence,
Ont répandu l'émoi, je dois me résigner
Et, mon Dieu, je me livre à votre Providence.

Vous le savez, Seigneur, ce n'est pas de mon choix
Que je fuis, aujourd'hui, tant d'affections chères ;
Il n'a rien moins fallu, Maître, que votre voix,
Pour m'enlever si vite à mes sœurs, à mes mères !

Vous me voulez ailleurs pour vous servir encor :
Docile à votre appel, j'obéis sans faiblesse
Puis-je bien espérer d'y retrouver trésor
D'une égale valeur à celui que je laisse ?

Oh ! mon cœur est ému, de notre " Alma Mater "
En quittant, pour toujours les routes parfumées,
Et jamais de ma vie, il n'aura tant souffert,
Qu'en vous disant adieu, mes mères bien-aimées.

Merci de tant de soins, dont le doux souvenir,
Pour toujours, va me suivre à travers ma carrière.
Merci : vous avez su, tendrement, me munir
Contre bien des dangers trop méconnus naguère.

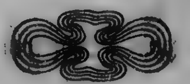
Que vous dirais-je, à vous que je nommais mes sœurs ;
Comment vous exprimer ce qui naît dans mon âme ?. .
Pour ce faire, ma langue a trop peu de douceurs,
Laissons dire le cœur, lui-même le réclame.

L'émotion le dompte,. . .il se tait. . .croyez bien
Qu'il réservait pour vous de bien aimables choses,
Mais vous l'aurez compris, car c'est un fait certain,
Les cœurs s'entendent mieux quand les bouches sont closes.

A l'heure dite, au rendez-vous
Quand vous serez toutes venues,
Priez pour moi qui, loin de vous,
Vais courir des mers inconnues.

Enfin, adieu,
Mes douces mères !
Trop aimé lieu,
Mes sœurs très-chères !
Adieu !

Juin, 1889.



LE JOUR DES ADIEUX

COMPOSÉ, SUR PRIÈRE, POUR LES "GRADUÉES DE MARIA-VILLA," 1889

Ce que vous nous disiez, ô nos bonnes maîtresses,
C'est donc vrai : nous voulions n'y pas croire, autrefois ;
Que la vie a, souvent, de bien rudes caresses,
Que son moindre bonheur s'achète par des croix !...

Notre tour est venu de goûter les alarmes,
De connaître ton fiel, ô coupe des regrets.
Pour un jour d'allégresse, il coûte bien des larmes ;
Celui, dont, une fois, nous vantions les attraits.

C'est que nous ignorions, "Villa," ce qu'on endure,
En laissant, pour jamais, ton asile chéri :
Jusque là, notre cœur demeurait sans blessure,
Aujourd'hui, nous savons,...et ce cœur est meurtri...

Nous disions, jadis, en partant ensemble :
" Allons, pour deux mois, chercher le repos,
" Puis, que la rentrée, ici, nous rassemble,
" Pour couler en paix, nos jours les plus beaux.

A ce rendez-vous, nous étions fidèles,
Fières de revoir notre " Alma Mater ;"
Elle nous offrait, faibles hirondelles,
Sous son aile aimée, un refuge ouvert.

C'était notre joie et notre espérance,
Tout ce qui pouvait mieux nous consoler,
Quand nous la quittions, de songer d'avance
Qu'une année encor, nous pourrions l'aimer !

C'en est fait, pour nous, pauvres " graduées,"
Il faut se résoudre à n'y plus venir :
Ah ! nous comprenons, nos chères aînées,
Pourquoi vous pleuriez avant de partir !...

Mais comment attrister un si beau jour de fête ?...
Calmons donc nos soupirs, refoulons nos sanglots...
A chanter, près de nous, tout un monde s'apprête,
Laissons donc s'exhaler l'harmonie, à longs flots !

Soyez forts, ô nos cœurs, armez-vous de courage,
Mêlez-vous au concert de ces joyeuses voix ;
Que vos navrés accents rendent un digne hommage
A ces lieux tant aimés, pour la dernière fois.

O chère " Villa," le sort nous éloigne
De ton lac béni, tes bois enchanteurs ;
Mais, crois-en la foi qui te le témoigne,
Il ravit nos corps et laisse nos cœurs !

Il nous faut partir, adieu la Madone !
Vers qui, tant de fois, se portaient nos pas !
Ce n'est point le cœur qui vous abandonne,
Mère, vous savez : ne nous quittez pas !...

Adieu les bosquets et l'allée ombreuse,
Et le beau jardin tout ensoleillé !
Si l'âme, jamais, fut vraiment heureuse,
C'est quand vos attraits pour nous ont brillé.

De nos jours d'ennui vos serez le charme,
Tendres souvenirs de notre "Villa" !
L'âme se délecte et l'aigreur désarme,
Parmi ces douceurs et ces beautés-là !

Pour vous, que dirons-nous, ô toutes bonnes mères ?...
Nous ouvrons notre cœur, c'est celui d'un enfant !...
Si cela vous suffit, suivez de vos prières
Celles qui vous suivront, en esprit, bien souvent !

Adieu ! nos jeunes cœurs qui restez sur la rive,
N'allez pas oublier celles qui n'y sont plus !
Unissons-nous parfois,—la pensée est si vive —
Dans le cœur sacré de Jésus !

Juin, 1889.

RÊVE ET RÉVEIL

—

VERS ÉCRITS DANS UN ALBUM DE JEUNE FILLE

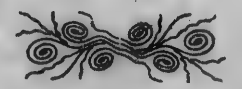
—

Lorsque l'on a rêvé d'un cœur tout plein de flamme,
D'élans tendres et doux et d'un amour vermeil ;
Lorsque l'on a rêvé de lui livrer son âme,
Et qu'on le trouve froid, que dur est le réveil !...
Mais si, par le réel, notre rêve s'efface,
Si l'on trouve ce cœur qui ne convient qu'à nous,
S'il accepte nos vœux et se donne avec grâce,
De ce rêve enchanté que le réveil est doux !...

Lorsque l'on a rêvé d'une âme généreuse,
D'un ami qui nous soit comme un autre pareil,
Dont notre affection, en tout temps, soit heureuse,
S'il est faux cet ami, que triste est le réveil !...
Mais quand Dieu récompense une amitié modèle
Des faveurs d'ici-bas, le plus digne cadeau
Qu'il lui fasse est celui d'un ami très fidèle :
De notre rêve, alors, que le réveil est beau !...

Pour vous, ce sont mes vœux, que ces rêves s'effacent.
Que leur réalité, doux rayon de soleil,
Réjouisse votre âme et n'y laisse de traces
Que celles du bonheur : ayez un beau réveil !...
Le bonheur qui vous suit, vous le rêvez encore
Sous un aspect nouveau...que nous désirons tous !...
Que vous deviez l'attendre ou qu'il soit près d'éclore,
De ce rêve charmant que le réveil soit doux !!!...

Juillet, 1889.



AUTOMNALE

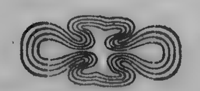
La blonde moisson à peine est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois,
De brumes la terre est enveloppée ;
La blonde moisson à peine est coupée.
De concerts d'adieu, triste mélopée !
L'on n'entend, partout, que mourantes voix.
La blonde moisson à peine est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois.

La treille s'agite au vent, dépouillée,
Les petits oiseaux y sont grelottants.
Ils l'ont, en partie, eux-mêmes pillée ;
La treille s'agite, au vent, dépouillée,
Les gais bataillons de la gent ailée
Voleront, tantôt, vers d'autres printemps.
La treille s'agite au vent, dépouillée,
Les petits oiseaux y sont grelottants.

Octo

Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers ;
Et, lorsqu'à l'automne, encore il scintille !
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille !
Sous les berceaux nus, plus de jeune fille !...
L'homme est mieux à vous, en ces deuils divers...
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers !

Octobre, 1889.



LE TERTRE OU NOUS ALLIONS PRIER

A MES BONNES SŒURS

“ C'est que la vie est un mystère triste
“ Dont la foi seule a trouvé le secret.”
L'abbé Gerbet

Oui, l'absent se rappelle un saint pélerinage,
Que nous faisions, jadis, tous trois ensemble, au soir ;
Souventes fois mon cœur retourne à ce voyage :
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir !

Oh ! la vie, en effet, c'est un profond mystère
Que l'esprit des humains a peine à soutenir :
C'est ce que nous prêchait le tombeau solitaire
Où j'allais avec vous et prier et bénir !

Prier, pour soulager notre douleur amère ;
Demander le pardon de ceux qui ne sont plus ;
Et bénir le Seigneur d'avoir pris notre mère,
Pour la mettre, plus tôt, au rang de ses élus !

Elle est là sous le sol, sa dépouille si chère,
Celle qui fait l'objet de nos regrets cuisants !...
Pour tromper les ennuis, l'amertume d'un père,
Bien morne est le foyer, hélas ! tristes enfants !

Novembre!...cette année, oh! qu'il est froid, sévère!
Plus que jamais, il semble entouré de chagrins!...
Mais, allez à la tombe, y dire la prière,
Et les jours nébuleux redeviendront sereins.

Car, lorsque nous prions sur la bénite terre
Qui cache à nos regards ce dépôt précieux,
Il en sort une voix qui nous murmure: espère,
Et que l'écho redit dans les vallons des cieux!

L'âme, alors, se retrempe, elle croit, elle est fière
De marcher, pour la palme, au combat journalier;
Aussi, pour tant de pleurs qu'il nous coûta naguère,
Nous l'aimons bien ce tertre où nous allions prier.

Oui, l'absent se rappelle un saint pélerinage
Que nos faisions jadis, tous trois ensemble, au soir;
Souventes fois mon cœur retourne à ce voyage;
Il en revient toujours plein d'un nouvel espoir!

Novembre, 1889.

SOMMEIL

A MON AFFECTIONNÉE

" Ce que j'aime en tes yeux fermés,
" C'est leur fraîcheur qui désaltère.
" Qu'ils dorment bien, ces yeux aimés,
" Ces yeux les plus purs de la terre !
" Ce que j'aime en tes yeux fermés,
" C'est leur doux et grave mystère.

CHS FUSTER.

Te souvient-il encor, quand ton âme s'envole
Vers le passé d'hier, en un rêve enchanté,
Te souvient-il encor, ma douce bénévole,
Que le sommeil, un jour, t'a prise... à mon côté ?...

Il montait de la rue un refrain monotone ;
Tu souffrais de la tête — oh ! c'était ennuyeux ! —
Puis, pour nous engourdir, une bise d'automne...
Une molle langueur s'abattit sur tes yeux.

Que d'efforts courageux pour dompter la nature,
Pour nier l'évidence, enfant, je me souviens !
Mais, même contre toi, vaillante créature,
Tu peux m'en croire, elle a de suprêmes moyens...

Il fallut bien céder : sur tes yeux pleins de charme
Ta paupière tomba... Moi, j'en étais jaloux ;
Et j'aurais rêvé d'être une petite larme
Pour m'enfouir avec eux dans cet écrin si doux.

Je vis, derrière un cil, s'éteindre l'étincelle
Qui sait changer un cœur en un brillant foyer ;
Et, tout bas, j'enviais la soyeuse prunelle
Que des feux enivrants, toujours, font scintiller.

Tu dormais !...et sur toi l'aimable quiétude
Laissait, bien doucement, planer son aile d'or !...
Je goûtais, près de toi, si bien, ma solitude
Que j'y serais toujours si tu dormais encor !!

Janvier, 1890.

PRÉDICTION

À Mlle MARIE EMMA A. A C...

Oh ! tu ne savais pas les chagrins de l'absence,
D'un amour éloigné le durable tourment.
Elle n'a pas connu, ta candide innocence,
La peine qu'on y trouve à demeurer constant...
Enfant, tu l'apprendras !... Que ton cœur soit vaillant.

ENVOI

Je l'avoûrai, mademoiselle,
C'est bien à moi trop hasarder,
Mais j'ai voulu montrer du zèle.
Je l'avoûrai, mademoiselle...
A vos désirs, aimable belle,
Je viens me rendre sans tarder,
Je l'avoûrai, mademoiselle,
C'est bien à moi trop hasarder !

A combler ce vœu qui m'honore
Que n'ai-je pu mieux réussir !
Je voûrais mille vers encore
A combler ce vœu qui m'honore !
Ceux-là qu'un doux nom fit éclore
Sont peu, mais s'il vous font plaisir !...
A combler ce vœu qui m'honore
Que n'ai-je pu mieux réussir !

Recevez-les avec clémence,
Dites que vous les pardonnez :
Vous m'aurez fait plaisir immense,
Recevez-les avec clémence.
Ils sont de bien pauvre apparence
Mes petits vers abandonnés ;
Recevez-les avec clémence,
Dites que vous les pardonnez ?

Mars, 1890.

POÉSIE DES FEUILLES

A M. WILLIAM CHAPMAN, AUTEUR DES "FEUILLES D'ÉRABLE"

Vos *Feuilles*, je les tourne et retourne en tous sens,
Respirant, plein mon cœur, leur fraîcheur printanière,
Poète, on vous connaît à ces mâles accents !
Charmeur, c'est bien à vous cette noble manière !

Ce volume gentil porte votre cachet ;
Point n'est besoin du nom, votre image y domine.
Du vieux Paganini l'on connaissait l'archet :
Tel on sait de Chapman la verve riche et fine.

Ce genre, il est à vous ; nul, jamais, n'osera
Vous suivre dans ces chants que votre luth enlève ;
Plus d'un jeune, pourtant, vous le jalousera ;
Vous aurez, maître, un jour, bien sûr, plus d'un élève.

Vous avez mis de tout en ces vers si charmants ;
De votre amour pour Dieu, la femme et la Patrie ;
De votre expérience, un peu de vos tourments ;
Du beau, du bien, du bon dont votre âme est pétrie.

Soyez béni, poète aux accents gracieux ;
Votre œuvre va rester comme un titre de gloire :
Car vous nous avez dit, dans la langue des dieux
Des choses dont le cœur garde à jamais mémoire.

La Muse vous connaît : cultivez ses faveurs ;
Laissez-la vous remplir de ses puissantes flammes !
Que votre poésie, aux exquises saveurs,
Longtemps, coule à long flots, pour enchanter nos âmes !

Modulez, de nouveau, quelques chants enivrants,
Chantez, le luth est pur et la corde sonore ;
Chantez pour les heureux, chantez pour les souffrants ;
Pour la terre et le Ciel, chantez, chantez encore.

ENVOI :

Merci d'avoir voulu qu'un humble jeune ami
Reçût de votre main ce bien aimable hommage.
C'est une gloire à moi que de compter parmi
Ceux qui de votre estime ont obtenu ce gage.

Avril, 1890.

IMPROMPTU

ÉCRIT SUR LE VERSO D'UN PROGRAMME, EN PENSANT A ELLE... QUE JE VENAIS DE QUITTER

De la musique ensorcelée
Je fais fi, moi ;
Car mon cœur prend son envolée
Là-bas, vers toi !

Du drame où l'intérêt palpite
Je fais fi, moi ;
Car mon sein ne tremble et s'agite
Rien que pour toi !

Blondes et brunes jeunes filles
J'en fais fi, moi :
De belle entre les plus gentilles,
Il n'est que toi !

Des œillades que l'on me lance
Je fais fi, moi !
Car au loin comme en ta présence
Je vis pour toi ! !

Mai, 1890.

ESPOIR DE RETOUR

A LA REGRETTÉE

Si Dieu refusait à mon âme triste
Cet espoir béni : te revoir, un jour,
Je succomberais. Mais mon cœur résiste
En se promettant un très prompt retour.

J'y retournerai, ma sentimentale,
Sous ton clair regard m'enivrer d'amour,
Et me réchauffer, très pure vestale,
Au foyer brillant de ta chaste cour !

Dès en te quittant, j'ai senti la peine
Envahir mon âme et troubler mes yeux.
Ton nom s'exhalait sous ma chaude haleine,
Tu m'échappais toute. . . O moi, malheureux !

Lorsque la vapeur, loin de ta présence
M'emportait, hélas ! malgré mes regrets,
Je disais : mon Dieu, pitié : pour l'absence
Donnez le retour. . . Tout bas j'espérais ! . . .

Longtemps dans mes mains la tête appuyée,
Laissant mon esprit errer près de toi !
J'ai refait en rêve un bout de veillée,
De celle où nos cœurs enchaînaient leur foi !...

Et tout repassait dedans ma mémoire,
Heures de souffrance, instants d'abandon,
Rêves d'avenir, amoureuse histoire,
Que le Ciel nous fait en généreux don.

Et je balançais joie et sacrifices,
Angoisses, chagrins et parfait bonheur,
Ce que nous nommons nos cruels supplices,
Ce qui réjouit notre pauvre cœur.

Puis, j'ai dit : merci, bonne Providence,
Vous nous avez fait, indignes enfants,
Part de vos faveurs, en grande abondance ;
Au moins nous serons bien reconnaissants.

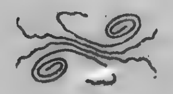
Seulement veuillez, de nouveau, permettre,
Que tous deux encore, ensemble, à genoux,
Au pied de l'autel, nous allions promettre
De nous aimer bien pour vous aimer, vous !...

Des derniers serments laissez ce présage
Si doux, ô mon Dieu, se renouveler
Souvent, bien souvent. La prière est sage,
Souvent laissez-nous, ensemble, prier !

Dieu, pitié pour moi !... Vous savez, loin d'elle,
Mon âme languit, à ne plus la voir...
Je vis pour son cœur, elle m'est fidèle,
Nous sommes à vous, donnez-nous l'espoir !...

Si Dieu refusait à mon âme triste
Cet espoir béni : te revoir un jour,
Je succomberais. Mais mon cœur résiste
En se promettant un très prompt retour !..

Juin, 1890.



SOUHAITS D'HYMÉNÉE

HOMMAGE A M. J.-G. H. BERGERON, M. P., ET MADAME BERGERON

" Voulez-vous que du mariage
" Je vous soumette le budget ?
" Vingt ans d'amour, pas davantage,
" D'amitié trente : accordé net.
" D'enfants, en tous points votre imag[e]
" Je vote un couple, aimable et beau,
" Et pour les soucis du ménage,
" Tout bien compté, je mets zéro."

A. M.

Un seul cœur, une seule âme
A vous deux,
Remplis d'une sainte flamme
Aux doux feux !

L'un pour l'autre, seuls au monde,
Pleins de foi,
Que l'affection profonde
Fasse loi !

Nul regret de la jeunesse,
Faux plaisirs !
Que l'hymen comble sans cesse
Vos désirs !

Vos ambitions pieuses
    Soient toujours
Que Dieu rende fructueuses
    Vos amours !

Si le Ciel daigne se rendre
    A nos vœux,
Vos enfants sachent comprendre
    Les aïeux ;

L'esprit de foi, la sagesse
    Qu'ils ont eus,
Et joindre à votre noblesse
    Leurs vertus !

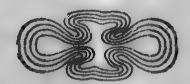
Nul souci, ce trouble-fête
    De l'amour ;
Que serein pour vous s'apprête
    Chaque jour !

Mais s'il survient des misères,
    Main à main,
Bravez les efforts contraires
    Du destin !

Offrez à Dieu la vaillance
Du devoir ;
Lui qui bénit la constance
Et l'espoir,

Il vous rendra l'allégresse
Des heureux,
Puis, une éternelle ivresse
Dans les cieux !

Juillet 1890.



DANS SES CHEVEUX

A MA COUSINE

C'était au bois, une rustique fête
Dont nous formions un des couples joyeux,
Le vent soufflait un semblant de tempête
Dans ses cheveux.

Loin de la rive on vogua, sur son ordre,
Tendre Outaouais que tu nous vis heureux !
La douce brise augmentait le désordre
Dans ses cheveux.

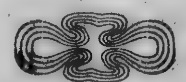
Et puis, après, revenus au rivage,
Folâtre enfant, les courses et les jeux,
Eurent tôt fait d'encadrer son visage,
Dans ses cheveux.

Moi, j'admirais sa champêtre toilette,
Son frais minois sous ce voile soyeux.
J'aurais voulu me perdre, la coquette,
Dans ses cheveux.

Elle, bientôt, les eût remis en place
Et découvert son beau front radieux
De nos ébats ne laissant nulle trace,
Dans ses cheveux.

Quand elle eût fait tout ce gentil ménage
Et complété ces apprêts gracieux,
Mon pauvre cœur était pris, comme en cage,
Dans ses cheveux.

Août, 1890.



POURQUOI DOUTER

SOUVENIR DE QUARANTE-HUIT HEURES DE DOUTE : A CELLE QUI EN FUT CAUSE

" Gravez les promesses des belles
" Sur l'eau, sur le sable mouvant,
" Ces écrits dureront souvent
" Plus que les promesses des belles.

Pourquoi douter ?. . . Malgré cette plainte du barde,
Pourquoi le désespoir hanterait-il mon sein ?
Pourquoi la défiance, à la face blafarde,
Viendrait-elle saper mon plus sacré dessein ?
Parce qu'*elle* m'a dit : " Votre espoir est extrême,
Sur l'avenir, ainsi, gardez-vous de compter,"
Puisqu'elle a dit encor : " Mais pourtant, je vous aime !. .
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?

Pourquoi douter ?. . . Le doute est si cruel à l'âme :
Il éteint en un jour les plus chastes ardeurs. . .
Pourquoi douter ? Le doute assombrirait ma flamme,
Et mettrait à néant mes rêves enchanteurs. . .
" Je ne veux point, dit-elle, enchaîner pour la vie
Mon cœur à votre amour"— presque sans hésiter !. . .
" Mais à jamais, je tiens à rester votre amie ! . .
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter ?... Laissons l'aimable Providence
Pourvoir à notre sort, et soyons généreux !
Elle sans moi, qui sait ?... moi, loin de sa présence,
Nous serions plus chrétiens, nous serions plus heureux !
Mon cœur chérit son cœur, mon âme en est avide,
Je ne puis croire, oh ! non, qu'on pourrait me l'ôter.
" Sans vous, dit-elle aussi, l'existence m'est vide "...
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter ?... Peut-elle oublier nos ivresses,
Nos cœur-à-cœur charmants, où l'amour lui plaisait ?...
Son grand cœur aurait-il de pareilles faiblesses ?...
Alors, béni soit Dieu s'il me la refusait...
Mais non ! elle m'a dit, elle si pure et bonne —
Un ange dans l'erreur ne sait pas s'écarter — ;
" A vous seul, le premier, mon amour s'abandonne !..."
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?... Ce ton si fier d'indifférence,
Son enamouré cœur le révèle emprunté ;
Plutôt que de languir dans la désespérance,
J'évoque le bonheur auprès d'elle goûté !...
Je la crois toujours même : aimante mais rebelle
Au sentiment si vif qui s'en va la dompter ;
Sa lutte la grandit, la fait encor plus belle !...
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?... Pourquoi ferais-je à ma chérie
L'injure de ne plus croire à son doux serment.
En acceptant mon culte et mon idolâtrie,
N'a-t-elle pas promis de m'aimer mêmement !
Pourtant elle a semblé suspecter ma parole.
Et croire que le temps m'en pourrait dégoûter...
Ma conduite à ses yeux a donc paru frivole ?
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?... Malgré son refus de répondre
Le "Oui" qui calmerait mes esprits anxieux,
Malgré qu'elle aurait l'air de ne plus correspondre
Au beau feu dont je brûle, allumé par ses yeux.
Naguère elle m'a dit : "Votre estime m'est chère,
C'est la seule, *au parfait*, que je veuille goûter !"
Son âme, pour tromper, est trop loyale et fière.
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?... J'ai vu des rayons de tendresse
Etinceler encore en son style froidi ;
D'elle à moi j'ai senti comme un vent de caresse
Sur la page passer, qui m'a ragaillardi.
Pour nous deux du bonheur la porte n'est point close :
Ces froideurs bien longtemps ne sauraient subsister,
Car elle a dit : "Espoir ! Dieu fait bien toute chose !"
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter ?... Serait-ce un moment de disgrâce
Qu'il me faudrait subir, après de si beaux jours ?
De mes vœux et serments est-elle déjà lasse ?
L'aurais-je fatiguée avec mes chants d'amour ?
Oh ! non, puisqu'elle a dit :—Elle a plus de constance—
" Bien à vous, à présent, il me plaît de rester :
" Fidèle, vous aurez toute ma confiance !...
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter ? Le cœur se retrempe à l'épreuve,
L'amour se vivifie et devient plus chrétien !
Je vais donc la bénir, la coupe où je m'abreuve ;
Je souffre : Dieu le veut — Et ce qu'il fait est bien !
Réglez la cette cause, ô ma mère, ô Marie,
Que ma faible raison veut, en vain, méditer ;
Avec ma bien-aimée à vous je me confie.
Je ne veux plus, mon Dieu, je ne veux plus douter !!

Septembre, 1890.

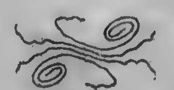
BIENVENUE AU "GLANEUR"

Tu viens à temps, dans le fertile automne,
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.
Que sous tes pas leur richesse foisonne !
Tu viens à temps, dans le fertile automme.
Si tu n'es point le faucheur qui moissonne,
Recueille au moins, les brins qu'il n'a pas pris.
Tu viens à temps, dans le fertile automne,
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.

Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine ;
Nombreuses sont les tiges de froment
Jonchant encor la littéraire plaine.
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine.
Va, pars aux champs, les jeunes sont en veine,
Guide leurs pas, cueillez, glanez gaîment.
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine,
Nombreuses sont les tiges de froment.

Reçois mes vœux pour ta longue existence,
Et mes souhaits pour tes succès croissants !
Que ton labeur vainque l'indifférence !
Reçois mes vœux pour ta longue existence.
Qu'une pensée anime ta constance :
L'œuvre un peu lente est l'œuvre des puissants !
Reçois mes vœux pour ta longue existence,
Et mes souhaits pour tes succès croissants !

Octobre, 1890.



MISSION DE LA FEMME

HOMMAGE A MELLE M. B...

Elle reste à jamais fixée en ma pensée,
Telle une blanche perle en de l'or enchassée,
Votre vive exclamation !...
Nous parlions, cette fois, si bien je me rappelle—
Sujet fait pour vous plaire, à vous, mademoiselle—
De la femme et sa mission.

Et vous disiez !... Ravi, j'écoutais, tout oreilles,
Estimant vos raisons à nulle autre pareilles ;
J'étais rempli d'émotion
Quand j'entendis tomber de vos lèvres de flamme
Cet arrêt —: "Quel naïf a donc dit que la femme
N'a pas de propre mission ?..."

C'est que vous disiez vrai ! C'est chose bien certaine :
En dépit de l'envie, en dépit de la haine,
D'une fausse éducation,
Rendre l'homme meilleur, l'œuvre de Dieu féconde,
Par vos douces vertus régénérer le monde,
C'est là qu'est votre mission !

Femmes, vous êtes, vous, les anges de la terre,
Et, malgré l'influence infâme et délétère
Des fils de la perdition,
La tendresse et la foi, dont vous êtes les gloires,
Auront encor, par vous, d'immortelles victoires ;
C'est là qu'est votre mission !

Le Christ, en son amour, vous a faites gardiennes
Et martyres, parfois, ô sublimes chrétiennes,
Du culte établi de Sion...
C'est de vous, bien souvent, que l'homme attend l'exemple,
Et vos charmes pieux le ramènent au temple :
La voilà votre mission !

Puis, lorsqu'à bout de force, en proie à la souffrance,
Il va s'abandonner à la désespérance,
Victime de la passion,
Votre saint dévoûment, comme un phare qui brille,
L'éclaire, le console, et sauve la famille :
C'est là qu'est votre mission !

Mais quand l'homme est heureux, partageant son ivresse
Vous savez sanctifier toute humaine allégresse
Par la plus pure intention ;
Et toute votre vie est comme une prière
Pour les êtres aimés, sœur, fille, épouse ou mère :
La voilà votre mission !

Sur la terre, sans vous, que peut donc faire l'homme ?..
C'est en vain qu'il se croit, l'orgueilleux ! et se nomme
Le roi de la création...
S'il règne, c'est par vous, sur toute la nature,
Et la femme est sa reine, unique créature :
La voilà votre mission !

De vos nobles destins, ô femmes, restez dignes !
Gardez-vous d'altérer tant de beautés insignes,
Si charmeuse séduction !
Et vous serez toujours de mémoire chérie,
Pour la gloire de Dieu, l'honneur de la patrie ;
C'est là qu'est votre mission !

ENVOI

Mademoiselle, vous, ces vérités sublimes,
Vous les entendez bien. Vos espoirs magnanimes
Et votre seule ambition
Sont de vous y montrer, à toujours, très fidèle !
Bienheureux l'homme à qui profitera le zèle
De votre aimable mission !!

Septembre, 1890.

A LA VIERGE MARIE

INVOCATION (*)

O ma mère du ciel, ô muse que j'implore,
Les accents de mon luth sont bien faibles encore
Pour chanter Jésus-Christ !
Mais si vous me guidez, si votre voix m'inspire,
Si vos chants maternels ont passé par ma lyre,
Ah ! j'aurai bien écrit !

Quand Jésus, votre fils, à la foule en démence
Apparut glorieux et qu'un concours immense
En chantant l'acclamait ;
Quand le peuple perfide éclatait d'allégresse,
Dites-nous quel penser de joie ou de tristesse,
Mère, vous animait.

(*) Comptant sur l'indulgence, dont j'ai tant besoin partout, je me permets d'insérer ici ces premiers vers, un peu isolés, de ce qui devait être un long poème sur le grand drame de la Croix. Le premier chant seulement ayant été quelque peu commencé, je supprime ces quelques vers et m'en tiens à la seule invocation--NOTE DE L'AUTEUR.

Lorsqu'Israël, ingrat ! parachevant son crime,
Fit souffrir et mourir l'innocente victime
En d'horribles tourments,
Inspirez mes accents que je dise, ô Marie,
Tous les maux qu'a soufferts votre âme endolorie,
En ces affreux moments !

Quand le Christ triompha de la tombe profonde,
Lorsqu'ayant tout souffert pour le salut du monde,
De tout il fut vainqueur ;
Que je dise comment l'angoisse maternelle
Fit place, dès ce jour, à la joie éternelle
Au fond de votre cœur !

Septembre, 1890.

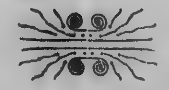
PENSERS D'HIVER

L'hiver nous arrive avec ses froidures,
Neiges et frimas, tempêtes, glaçons ;
Belles, secouez vos douces fourrures,
L'hiver nous arrive avec ses froidures.
Les rives, déjà, s'ornent de bordures.
Le vent, dans les bois, rend d'étranges sons.
L'hiver nous arrive avec ses froidures
Neiges et frimas, tempêtes, glaçons.

Décembre engourdit le sein de la terre,
Voici la saison des rudes autans.
Tout semble, partout, mourir et se taire ;
Décembre engourdit le sein de la terre.
L'espoir seul répand sur l'hiver austère,
Un peu des rayons du prochain printemps
Décembre engourdit le sein de la terre,
Voici la saison des rudes autans.

A toute saison vous faites des charmes,
Béni, soyez-vous ! ô Dieu de bonté !
L'hiver a de joie autant que de larmes :
A toute saison vous faites des charmes !
Pour le pauvre, hélas ! que les froids alarment,
Qu'on le rende heureux par la charité !
A toute saison vous faites des charmes,
Béni soyez-vous ! ô Dieu de bonté !

Décembre, 1890.



MYSTERIEUSE !

A "UNE PETITE AMIE"

Votre doux billet, aimable inconnue,
Mêlait à ma joie un brin de douleur.
Peut-être vous ai-je un peu reconnue ?...
Mais peut-être non ?...J'ai bien du malheur....

Pourquoi vous cacher ? Cette inquiétude
Allume en mon cœur un ardent désir.
Vous vous dérobez à ma gratitude,
Et vous me gâtez un peu mon plaisir.

Si vous m'eussiez vu scrutant la missive,
Y cherchant partout le nom désiré ;
Me disant tout bas, et l'âme pensive :
" D'où vient, en l'ouvrant, que j'ai soupiré ?"

Quel est ce génie, ange, sphinx ou femme,
Qui force mon cœur à le deviner ?...
Ce procédé-là serait presqu'infâme
S'il n'était charmant...pour me taquiner !

J'ai cherché longtemps, encor je m'escrime,
Dans la chère page, à vous retrouver ;
Si c'est indiscret, chargez-vous du crime,
C'est assez déjà, c'est trop m'éprouver !...

Pourtant j'ai cru voir, à travers le voile,
Un cœur...un minois déjà bien connu...
Quand je le saurai !...Car tout se dévoile...
Je ne l'aurai pas, du moins, méconnu !

Vous m'avez jeté le doute dans l'âme,
Charmante ignorée, à vous d'y pourvoir ;
Pour guérir mon mal passez-y la flamme,
Mais, du moins, laissez, laissez-moi vous voir !

Ma pensée à vous demeure attachée ;
— Moi je ne suis pas si mystérieux —
J'admire en vous moins la perle cachée
Que le diamant pur et radieux !!

Janvier, 1891.

SALUT AUX DEUX FRANCES

HOMMAGE AU DIRECTEUR DE LA "REVUE DES DEUX FRANCES," M. LÉON DE LA MORINERIE.

Salut ! beau Canada, chère et noble patrie,
Que l'on acclâme au loin, là-bas, sous d'autres cieux,
Ah ! combien tes enfants, en leur âme attendrie,
T'aiment bien plus encore, ô terre des aïeux !

Salut ! salut à toi, souriante Algérie,
Toi qu'enlace la France en ses bras glorieux !
Tu nous ravis le sein d'une mère chérie,
Mais nous, pauvres frustrés, ne t'en aimons que mieux.

Votre œuvre soit bénie, ami, qui, de la France,
Dans vos refrains d'amour et vos chants d'espérance,
Joignez votre Algérie à notre Canada !

Fils de la Vieille France, à jamais si féconde,
Défendez, avec nous, celle du Nouveau Monde,
Qu'aux bords du *Saint-Laurent* la vôtre, un jour, fonda !

Février, 1891.

TRIBUT D'AMITIÉ

A MON AIMABLE CONFRÈRE ET AMI M. JULES SAINT-ELME

31 DÉCEMBRE 1891 — 1er JANVIER 1892

Adieu quatre-vingt-onze à ton dernier matin !
Voici quatre-vingt-douze avec ses mille choses,
Ses frimas pour l'hiver et pour l'été ses roses
Et ses grappes de fruits pour octobre lointain.

Saluons son aurore et faisons lui sourire,
Comme au jeune bébé si longtemps attendu.
Cet hommage muet nous sera-t-il rendu ?
Nul ne peut le prévoir, nul ne saurait l'écrire !

Canadiens, qui gardez le culte des aïeux,
Cette aurore est l'amour et l'amour c'est vos âmes,
Temples saints de constance, inoubliables flammes,
Qui font trembler la voix et qui mouillent les yeux !

Puisse le Monde, un jour, enfin, changer de face !
Puisse, ô grande cité, qu'un des nôtres fonda,
La vieille Gaule être une avec le Canada,
L'Algérie au ciel bleu, la Lorraine et l'Alsace !

Vous qui les murmurez, ces mêmes noms chéris,
Qui nous ont fait verser bien des larmes amères,
Sachez que votre sang est le sang de nos mères,
Français de Montréal et Français de Paris !

LÉON DE LA MORINERIE.

FIN DE SAISON

Le soleil, bientôt, va fondre la glace ;
Voici de l'hiver les derniers beaux temps ;
De son froid manteau la nature est lasse.
Tout subit ton charme, ô tendre printemps !

Le plaisir achève, Avril vous menace ;
Allez, sillonnez, fleuves, lacs, étangs,
Là, gais patineurs, sylphes de l'espace,
Alertes de jambe et de cœur contents.

Avant que la brise à la chaude haleine
Ne vienne amollir la liquide plaine
Dansons du patin la ronde d'adieu !...

Puis, en frêle esquif, balancés sur l'onde,
Aux douces clartés de Phebé, la blonde,
Bénissons toujours les dons du bon Dieu !!

Mars, 1891.

HUITIÈME ANNÉE

COMPLIMENTS D'ANNIVERSAIRE, AU "MONDE ILLUSTRÉ"

—

L'homme déjà sort de l'enfance
Alors qu'à ce terme arrivé
Il voit poindre l'adolescence
Et le beau temps qu'il a rêvé.

A plein cœur aspirant la vie,
Il ne demande qu'à grandir,
Et sent déjà, dans son envie,
Qu'on s'améliore à vieillir.

Mais on a coutume de dire :
Sept ans, c'est l'âge de raison ;
A part ça — je le dis sans rire,—
Tu subis la comparaison. . .

De fait, cher journal, hôte aimable,
Que je visite si souvent,
Tu sus te montrer raisonnable,
Rare marmot, dès en naissant.

Ta santé gaie et vigoureuse,
Source de joie à tes parents,
De ton enfance vertueuse
Nous fournit d'assez sûrs garants.

Toujours guidé par la sagesse,
Modeste, et puis toujours prudent,
Te voilà fort de ta jeunesse,
A l'âge où l'homme est un enfant.

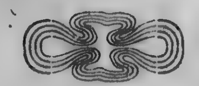
Va, sans faiblir, poursuis ta course
Vers l'âge mûr et ses succès ;
Tâche un peu d'arrondir ta bourse
Pour en verser dans nos goussets...

Tes parrains brûlent d'un beau zèle,
A moitié désintéressé :
Si je le dis, ami fidèle,
Tu n'en vas pas être froissé.

Sept ans de toutes nos tendresses
Gratis, nous sûmes t'entourer.
N'est-il point temps que tes caresses
S'en viennent nous rémunérer ?...

En tous cas, dans ce jour de fête,
L'intérêt n'est pas en son lieu ;
Au nom de tous je te souhaite
Tous les meilleurs dons du bon Dieu !

Mai, 1891.



SOYEZ AIMANTS !

AUX ENFANTS CHRÉTIENS.

Soyez aimants, petits : c'est un charme à l'enfance ;
Chérissez tendrement les auteurs de vos jours.
L'affection pour eux sera votre défense :
Le cœur est bien plus fort, qui sait aimer toujours.

Rappelez-vous qu'ils ont, depuis votre naissance,
Prodigué tous les soins aux fruits de leurs amours ;
Vous guidant, du berceau jusqu'à l'adolescence,
A travers les sentiers aux périlleux détours.

Vous deviendrez ainsi l'espoir de leur vieillesse,
Et vous ferez bénir de Dieu votre jeunesse ;
Vous les rendrez heureux d'avoir vécu longtemps !

Quand, plus tard, vous aussi serez chefs de familles,
Vous vous glorifîrez, respectés et contents,
D'avoir été des fils aimants, d'aimantes filles.

Mai, 1891

PAROLES AIMABLES

Ces mots que tu m'as dits, en me sacrant poète,
En un style si pur qu'il nous semble inspiré,
Ces mots que m'as dits, mon âme les répète,
Comme un refrain d'amour par le cœur soupiré !

L'on te croyait mourante, ô sainte poésie,
Comme un soleil d'été sombrant à l'horizon. . .
Non, l'on n'a pas vidé ta coupe d'ambroisie,
Je retrouve ta fleur en pleine floraison.

Dans notre siècle imbu de matérialisme,
Les amants d'idéal devaient avoir vécu. . .
Mais je rencontre un cœur croyant au symbolisme ;
Je l'acclame, joyeux : l'idéal a vaincu !

Il est encore un cœur pour goûter tes dictames,
Doux luth harmonieux qui frémis en nos mains ;
Il est quelqu'un encor pour comprendre nos âmes,
Poètes, qui chantons l'espoir des lendemains !

Parmi tous ces esprits où s'est logé le doute,
Il en est encore un pour croire en l'avenir ;
Parmi tous ces ingrats que notre âme redoute,
Il est une âme encor pour se ressouvenir !

Parmi tous ces regards attachés à la terre,
Il est un œil levé, qui reflète les cieux,
Et qui sait, dans l'azur — ô consolant mystère ! —
Muse, te voir flotter, loin du monde vicieux ;

Une oreille, à tes chants, qui se penche, attentive,
Quand le délire humain monte, en bruits confondus ;
Une voix qui répond à notre voix plaintive :
" Poètes, vos doux chants n'ont pas été perdus ! "

Muse, je te bénis de m'avoir fait connaître,
Sous les traits d'une femme, au cœur fort et vaillant,
Un ange de salut, qui réjouit mon être,
En me rendant, vainqueur, l'idéal défaillant !

ENVOI :

" Barde, ta mission tu sais la bien entendre :
" Nous faire aimer le Bien dans la splendeur du Beau ! "
—Ce jugement, peut-être, est moins strict et plus tendre,
Mais de toi, je l'accepte et l'en trouve plus beau.

Ces mots que tu m'as dits, en me sacrant poète,
En un style si pur qu'il nous semble inspiré,
Ces mots que tu m'as dits, mon âme les répète,
Comme un refrain d'amour par le cœur soupiré.

Mai, 1891.

SUR UNE BRANCHE DE CÈDRE

Épître à l'infidèle

Lorsque tu me l'offris, la branche verdoyante,
J'hésitai...
Contre mon doute, alors, tu te fis suppliante :
J'acceptai.

Je te dis : oui, tu veux ! Quel gage, donc, est-elle,
Mes amours ?...
Et tu me répondis : " Que je te suis fidèle,
Pour toujours !"

Je la mis sur mon cœur, je crus à ta parole :
Je t'aimais !
Osais-je soupçonner que tu serais frivole ?
Non, jamais.

Et tu tenais ma main, et je pressais la tienne...
Au ciel bleu,
Une étoile fila... Mais tu te disais mienne :
Merci Dieu...

L'ange de l'espérance emportait sur son aile
Mes esprits,
Je ne voyais que toi, tu semblais la plus belle
Des houris.

Car tu me prodiguais amour, espoir, tendresse,
Par serment :
Ce soir-là, j'ai connu la véritable ivresse,
Un moment.

Depuis, tout a changé, ton amour m'abandonne
Au regret,
Et j'en demande en vain à la branche mignonne
Le secret.

Pourquoi m'avoir, d'abord, inondé d'espérance,
A la fois,
Et, maintenant, remplir la coupe de souffrance,
Où je bois !...

Pourquoi m'avoir permis de croire à ta noblesse,
Ta vertu ?...
Pour y manquer si tôt, pourquoi, cette promesse,
La fis-tu ?...

Pourquoi, lorsqu'à t'aimer se prodiguait mon âme,
Doux souci,
Pourquoi, cruelle, avoir abusé de ma flamme,
Sans merci !...

Je contemple souvent la branchette fanée,
Et rêveur,
Je songe à ta parole à jamais profanée...
O douleur !

Et tout bas, je te plains, dans mon malheur extrême,
Pauvre enfant !
Mon cœur contre la haine—est-ce encore qu'il t'aime ?—
Te défend.

Je crains : car si le Ciel garde une récompense
A tout bien,
Pour le mal infligé sa justice dispense
Le chagrin.

Au contraire, je prie afin que Dieu pardonne :
Je l'ai fait !
Pour l'injure reçue, en mon nom, qu'il te donne
Le bienfait !

As-tu voulu prouver que tout amour de femme
Est trompeur ?...
Car c'est ton sexe entier que ton acte diffame
Sans pudeur...

Heureusement, je sais, gardant la foi jurée
Et l'espoir,
Que la femme, souvent, y reste consacrée
Sans déchoir ;

Que la fidélité compte encor des vestales
Dans vos rangs :
Qu'elles sont légion, tendres sentimentales,
Aux cœurs francs !

Je me console ainsi. Je crois, j'aime et J'ESPÈRE !
L'avenir
Me fera, plein d'amour, de ta branche encor chère
Souvenir ! !

Mai, 1891.

LE DÉPART

CANTATE COMPOSÉE SUR DEMANDE DE SŒUR CANISIUS SUPÉRIEURE, AU COUVENT DE ST-ANDRÉ D'ARGENTEUIL

Quelle joie en nos cœurs quand viennent les vacances,
Qui nous promettent tous les bonheurs du retour
Vers les foyers bénis, aux pures réjouissances !
Après dix mois d'exil, oh ! qu'il est bon ce jour !

Refrain — Dans vos bras nous volons, ô mères,
Tendres parents, nous courons vous revoir ;
Vous allez nous bénir, chers pères,
Adieu couvent, ou plutôt, au revoir !

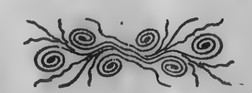
Pourrions-nous bien quitter nos maîtresses chéries,
Si nous ne savions pas retrouver un foyer
Qui soit peuplé pour nous, en des heures bénies,
De ces êtres aimants, tout prêts à nous choyer ?

L'amour reprend ses droits et nous ouvrons notre âme
Au bonheur d'aller vivre à l'ombre du clocher,
Au sein de la famille, où tout rit, tout acclame
L'enfant prodigue, enfin, qui revient s'y cacher.

Car nous les chérissons, ces petites patries,
Où de nos premiers ans nous revivons les jours,
Et jurons, en goûtant vos douces rêveries,
O foyers paternels, de vous aimer toujours !

Charmante " Alma Mater ", et vous, mères si bonnes,
Que sans vous désoler vous nous laissiez partir !
Oh ! vous le savez bien, vos colombes mignonnes,
A l'appel de vos voix, sauront vous revenir !

Juin, 1891.



CROIS EN DIEU

A MON AMI E. Z.M...

Crois en Dieu : si ton âme, en proie à la souffrance,
Envie à l'Immortel les temps de l'avenir,
Crois en Dieu : dans ton cœur renaîtra l'espérance
Et tu ne craindras plus cette mortelle transe,
Aux jours du souvenir !

Crois en Dieu : si tu sens courir par tout ton être
Ce frisson de l'orgueil dont meurent les humains ;
Crois en Dieu : sa bonté te fera reconnaître
Que la plus pure gloire est encore de n'être
Que l'œuvre de ses mains !

Crois en Dieu : tu sauras que le chrétien fidèle
Doit conserver la foi comme un bien précieux.
Parmi les saints de Dieu, va chercher un modèle :
Ils eurent ce génie aux sublimes coups d'aile,
Qui porte l'âme aux cieux !

Crois en Dieu : ta douleur deviendra de l'ivresse :
Fais tout pour son amour : " Servir Dieu c'est régner !"
De la gloire, ici-bas, la frivole caresse
Perd l'homme en le flattant : c'est une enchanteresse
Qu'il nous faut dédaigner !

Crois en Dieu : tu vivras au souvenir des races :
Voltaire a moins vécu qu'Antoine ou Bossuet,
L'incendiaire, en vain, laisse partout ses traces,
L'*Illustre*, c'est celui que les petits embrassent,
Le bienfaiteur discret !

Crois en Dieu, pour bénir la vertu du silence,
Qui laisse, en paix, notre âme adorer son auteur ;
Que la terre s'agite, ivre de violence,
Il faut un ciel serein à l'âme qui s'élance
Au sein du Créateur !

Crois en Dieu : chasse au loin l'infâme idolâtrie
Où le monde, affolé, va combler ses désirs.
Sodôme, fils du Christ, n'est point notre patrie ;
Fuyons, Dieu versera dans notre âme meurtrie
De plus réels plaisirs !

Crois en Dieu : tu pourras entendre le langage
Que tient le Crucifix au monde racheté.
Ouvre large ton cœur au feu qui s'en dégage :
Croire ! Aimer ! Espérer ! il n'est point d'autre gage
De l'immortalité !

Juillet, 1891.



A UN POETE

SONNET

A Frid-Olin.

Regarde, c'est pour toi que fleurissent les roses ;
Les nids chantent partout la chanson de l'amour,
Et le soleil,—ce père attendrissant du jour,—
A mis un large rire au front de toutes choses. . .

Pousuis ton rêve heureux et tes visions roses,
O poète, ô rêveur, sublime troubadour.
Parle nous de ciel bleu, d'un consolant séjour,
Et de baisers sans fin sur des lèvres mi-closes.

Chante et rêve. Ta voix est douce à notre cœur,
Tout meurtri par la vie, et qu'endort la douleur,
Dans cette nuit obscure où s'agite notre âme.

Chante et viens nous parler d'aurore et de réveil,
Des rayons lumineux d'une divine flamme . . .
O poète, poursuis ton rêve de soleil ! . . .

J. B. CHATRIAN,
Avocat et publiciste,

Bruxelle, Belgique.

POESIE

SONNET

A J. B. CHATRIAN.

J'ai contemplé les fleurs en leur fraîche toilette ;
Respiré les parfums du printemps dans les bois ;
Admiré l'aigle altier, et l'oison qui volette,
Le coursier dans l'arène et le cerf aux abois.

J'ai vu la mort venir, quand le mourant halette,
Et, la foudre grondant, je suis resté sans voix.
D'un baiser j'ai frémi, dans l'ivresse complète,
Près de la femme aimée, à la première fois !

J'ai vu l'aube blanchir, et l'aurore vermeille
Eveiller doucement l'astre-roi qui sommeille.
J'ai détesté le mal et j'ai chéri le bien !

En tous les sentiments de mon âme saisie,
Rarement savourai-je autant de poésie
Qu'en ton luth inspiré qui fait vibrer le mien !

Septembre, 1891.

ENVOI

A MONSIEUR A. DENAULT

Une brise de France apporte entre vos doigts,
Par delà l'Océan qui monte et se courrouce,
Ces pages. Prenez-les : Elles pourront parfois
Vous faire souvenir, en écoutant leurs voix,
Des chants qu'a murmurés votre lyre si douce.

MISS E. EHRTONE

L'AUBE D'UNE FEMME

RÉPONSE A UN ENVOI GRACIEUX

A miss E. Ehrtone.

AU CHATEAU DE DRUYES, YONNE, FRANCE

Votre livre aimé, la charmante offrande
Qu'une brise amie apporte vers moi,
Il a, frais et vif, franchi la mer grande,
Votre livre aimé, la charmante offrande !
Hommage à sa grâce, il faut que je rende,
Et dise ce qu'il m'a causé d'émoi,
Votre livre aimé, la charmante offrande
Qu'une brise amie apporte vers moi !

L'*Aube d'une femme !* Oh ! que je m'incline
Devant la splendeur d'un soleil naissant :
Son front radieux dorant la colline !
L'*Aube d'une femme !* Oh ! que je m'incline !
Cette aube, à rêver rend mon âme encline,
Et mon cœur de barde est reconnaissant.
L'*Aube d'une femme !* Oh ! que je m'incline
Devant la splendeur d'un soleil naissant !

Il va monter haut, en sa course altière,
Muse de là-bas, votre astre béni !
Je le vois au loin verser sa lumière ;
Il va monter haut en sa course altière !
Je le vois sourire à la terre entière
Avant que son jour pur ne soit fini.
Il va monter haut, en sa course altière,
Muse de là-bas, votre astre béni !

Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France,
Au monde ravi montrant ses enfants,
Son orgueil de mère et son espérance !
Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France !
Reprenez la lyre et que la souffrance
Meure en écoutant vos airs triomphants !
Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France,
Au monde ravi montrant ses enfants !

Octobre, 1891.

NATURE

PASTEL

Telle une mer blonde,
Les blés dans les champs,
Bercés, comme l'onde
Au souffle des vents ;

Le soleil qui brille
Dans un ciel d'azur,
Et sous la faucille
Tombant, l'épi mûr ;

L'étang où se mirent
Les grands bois ombreux ;
La berge où soupirent
Les oiseaux heureux ;

Quel charme de vie !
Seigneur, Dieu si doux,
A l'âme ravie
Tout parle de vous !

Août, 1891.

AU CIMETIÈRE

Quand j'aperçois ta flèche altière
Qui brille au loin, mon vieux clocher,
Mon cœur s'envole au cimetière
Où nos chers morts vont se coucher.

Parfois, je foule sa poussière,
Et, tremblant, j'ose m'approcher.
Le secret de la vie entière
Semble encor vouloir s'y cacher.

Comme de nous rien ne demeure,
Lorsqu'a sonné la dernière heure,
Qu'un peu de cendres en ce lieu,

Mon âme, sois forte et sereine,
Puisque tu dois, heureuse reine,
Régner, un jour, avec ton Dieu !

Chers petits oiseaux qu'on entend chanter,
Dans le champ des morts, l'hymne d'espérance,
Vos voix sont un baume à notre souffrance
Et chacun se plaît à vous écouter.

Vos gais trémolos sont une enivrance !
Pour l'homme meurtri qui voudrait douter.
Ça, doux ménestrels, faites nous goûter
Le refrain joyeux de la délivrance !

Priez avec nous, redoublez d'ardeur !
Que le noir cyprès, le saule pleureur
Ne soient pas les seuls à tirer nos larmes !

Célestes chanteurs, ne vous taisez pas ;
Pour faire oublier les maux d'ici-bas,
Du ciel du bon Dieu rappelez les charmes !

Novembre, 1891.

SECRET CONNU

RIMES D'ADIEU

Tu ne veux plus me dire, enfant, comme tu m'aimes,
Et, pourtant, je le sens, je le lis dans tes yeux,
En ta câlinerie, en tes dénis eux-mêmes,
En tes rires de nymphe, en tes accents mielleux.

Tu me caches en vain ta vieille idolâtrie,
En me parlant d'amour pour un rival heureux ;
Ton âme pour lutter est trop faible et meurtrie,
Et ton sang, pour mentir, trop vif et généreux.

Ta main tremble et s'agite, au contact de la mienne,
Et ton œil s'alanguit sous mon regard fixé ;
Je n'ai qu'à désirer que ton baiser me vienne
Pour le voir sur ma lèvre accourir, empressé.

Te souvient-il qu'hier encore, à tes caresses
Quand je m'abandonnais dans tes bras enfiévrés,
Tu me comblais, tout plein, de ces chaudes tendresses
Dont les cœurs amoureux ne sont jamais sevrés ?

Tu ne peux l'aimer, lui : malgré que tu sois femme,
Tu ne peux, à la fois, être ainsi toute à deux ;
Ton amour n'est pas vil, ton cœur n'est pas infâme
Comme ceux que l'on vend pour les plaisirs honteux ?

Tu veux, pour te venger, pour que je te regrette,
Céler la passion dont tu brûles pour moi ;
Va, tu fondrais toi-même à sa flamme, pauvrette.
D'avance, mon dédain a pris pitié de toi.

Ton secret, je le sais, et veux que tu sois libre ;
Dans l'oubli reléguons les bonheurs de jadis ;
De ton amour pour moi que se brise la fibre,
Tout comme les serments qu'autrefois tu me fis.

Tourne les yeux vers lui ; moi, je me donne à l'ange
Qui de tes abandons saura me consoler.
Notre joie à tous deux soit pure et sans mélange :
Tu cours à ton bonheur ? Au mien je vais voler !

Novembre, 1891.

CELLE QUE J'AIME

STANCES LIBRES, A LA PLUS CHÈRE

Celle que j'aime, elle est chérie,
La brune enfant aux grands yeux doux ;
Et son amour n'est point jaloux :
Elle est ma seule idolâtrie !
N'était mon Dieu, l'âme attendrie,
Je tomberais à ses genoux !
Celle que j'aime, elle est chérie !

Celle que j'aime est admirée
De mon esprit qui la comprend.
L'affection qu'elle me rend
Ne saurait être comparée !
Pour sa belle âme révérée,
Pleine d'amour si pur et grand,
Celle que j'aime est admirée !

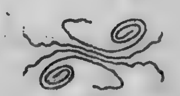
Celle que j'aime est désirée
Avec ardeur d'un cœur aimant
Et qui soupire chastement
Pour son épouse idolâtrée !
Quand voudra-t-elle, l'Adorée,
Le posséder entièrement ?
Celle que j'aime est désirée !

Celle que j'aime est respectée
Comme un trésor bien précieux :
Ange divin, beauté des cieux
Qui fut à la terre prêtée !
Par mon cœur à jamais fêtée,
En un culte délicieux,
Celle que j'aime est respectée !

Celle que j'aime est vénérée :
Tabernacle qui doit, un jour,
Garder l'espoir de mon amour ;
Ecrin pieux, arche sacrée !
Puisque, toujours bien honorée,
Je veux l'estimer sans détour,
Celle que j'aime est vénérée

Celle que j'aime est bien-aimée :
Et c'est ainsi jusqu'à jamais !
Car, lorsque, déjà, je l'aimais,
Elle me vient, l'âme enflammée !
Et pourquoi l'aurais-je nommée ?
Je suis heureux : tu la connais
Celle que j'aime, ô Bien Aimée !

Novembre, 1891.



PROTESTATION

CONTRE UNE DÉNONCIATION SIGNÉE "EVE"

" Le cœur d'un homme vierge est un vase profond,
" Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
" La mer y passerait sans laver la souillure,
" Car l'abîme est immense et la tache est au fond."
ALFRED DE MUSSET

Fille d'Eve, en effet, l'homme serait infâme
Si les torts que tu dis étaient vraiment les siens
Mais, écoute : son cœur, qui l'a blasé ?— La femme ;
En nos siècles encor tout comme aux temps anciens.

L'homme pur sait aimer avec autant d'ivresse
Que la vierge naïve et le candide enfant !
Elles savaient cela, ces Phrynés sans tendresse,
Qui gâtèrent, jadis, son cœur par trop aimant.

Elles savent cela, ces femmes indiscrètes,
Qui font du saint amour un simple passe-temps ;
N'arrêtant qu'à l'abîme, aux passions secrètes,
Font les hommes jaloux, font les hommes méchants.

Qu'il en soit de pervers par leur propre nature,
Je l'avoue : et ceux-là nous les méprisons tous.
Mais la femme, elle aussi, qu'un vice dénature
Soulève le dédain, excite le courroux.

Comme Adam fut fidèle à son Eve chérie,
Chaque homme d'une seule aurait fait son bonheur,
Mais la femme abusa de son idolâtrie,
Elle devint coquette et fit l'homme trompeur.

Et toujours, depuis lors, dans l'histoire du monde,
Pour la femme volage est né l'homme inconstant :
Et la coquetterie, en marâtre féconde,
Laisse dix cœurs blessés pour un seul cœur content.

Mais plus haut notre esprit ! Il est des femmes-anges
Dont l'âme reste franche, immaculé l'amour,
Et des hommes aussi, dignes de nos louanges
Qui se sont gardés bons pour aimer bien, un jour !

O tendre et noble femme, à qui l'amour fut traître
Attends que vienne à toi l'homme qui sait aimer ;
Entre mille, sans peine, on peut le reconnaître :
Son âme est dans ses yeux ouverte, pour charmer !

Tu comprendras son cœur, c'est la source limpide
D'où coule à flots pressés le plus pur dévoûment ;
De ton amour entier tu le verras avide :
Tu l'aimeras, ô femme, il aime éperdûment.

L'homme qui sait aimer déteste l'inconstance ;
Il te chérit fidèle, et le sera pour toi !
Donne lui, sans compter, toute ta confiance ;
Avec tout son amour il t'a donné sa foi !

Ne crains rien pour ton cœur, c'est un dépôt qu'il garde
Avec un soin jaloux : tel l'avare son or !
Ne crains point qu'il faillisse : il a pour sauvegarde
Ton culte, son bonheur ! ton amour, son trésor !

Appuyée à son bras, tu peux vivre sans crainte :
L'amour qui sait aimer est plus fort que le temps !
Il t'étreindra, vieillard, d'une aussi vive étreinte
Qu'aux premiers jours heureux de vos premiers printemps!

Non, tu n'as pas connu, femme, dans ta détresse,
Un homme à l'âme pure, au cœur loyal et franc...
Il eut fait tressaillir, sous sa chaude caresse,
L'amour vingt fois déçu dont ton cœur est souffrant !

Novembre, 1891.

HOMMAGE RECONNAISSANT

A Mme Marie Ed. Lenoir, directrice du "Biographe," présidente de l'Academie Littéraire et Musicale de France

"VILLA MARIE," A LORMONT-BORDEAUX, GIRONDE, FRANCE

" Madame, qui vous voit vous aime et vous admire,
" En vous se trouve tout : talent, grâces, beauté,
" Nul ne saurait, jamais, vous parler sans délire :
" On rêve, à votre aspect, de la divinité."

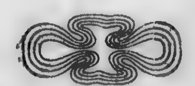
J'avais chéri le cœur pleurant dans votre lyre,
Les fleurs de votre esprit en vos vers enchantés :
J'admirais vos talents dont le charme m'attire,
M'enivrant, à longs traits, de leurs suavités !

D'aussi célestes dons je subissais l'empire,
Et pourtant j'ignorais nombre de vos beautés ;
Contemplant votre image, où votre âme respire,
J'ai vu le digne écrin de joyaux si vantés.

Muse au cœur soupirant, à l'esprit qui pétille,
Muse à l'accent sublime, au doux gazouillement,
Ton œil pur et profond, c'est l'astre qui scintille :

Ton œil guide au succès le littéraire amant...
De m'avoir allumé ce phare incomparable,
Madame, je bénis votre main secourable.

Décembre, 1891.



VALE

—

RONDEAU : AUX JOURS QUE NOUS FUYONS.

—

Décembre adieu ! Voici l'aurore
De l'an nouveau, qui va briller.
Nous nous flattons d'y voir éclore
De ces bonheurs que l'on dévore
Sans qu'ils puissent rassasier.
Et poursuivant, sans sourciller,
La joie, un changeant météore,
Le cœur vieillit sans s'effrayer.
Décembre adieu !

En vain le passé nous implore
Et veut nous amuser encore,
On s'empresse de l'oublier.
Ingrats ! sans cesse on le déplore,
D'un fol espoir pour s'égayer.
Décembre adieu !

Décembre, 1891.

TU M'AIMES

STROPHES A L'AFFECTUEUSE

Chère ! j'ai ton cœur ! enfin tu me donnes
Ce loyal amour que je désirais ;
Enfin tu comprends, enfin tu pardonnes
Les brûlants aveux que je soupirais ;
        Et tu t'abandonnes
        A mes vœux discrets !

Puisque j'ai dompté ton indifférence,
Que ton œil aimé me sacre vainqueur,
Oublions, un jour au moins, la souffrance,
La main dans la main, chantons à plein cœur
        L'hymne d'espérance
        Au rhythme moqueur !

Oh ! sois sans frayeur ! Quand la tourterelle
Va chercher refuge auprès du ramier,
Il sait lui prêter l'abri de son aile,
Gardien délicat ; se rassasier
        De la voir si belle,
        Sans l'humilier...

Et moi j'ai, longtemps, cherché, par le monde,
Une âme à chérir, de la mienne sœur,
S'épanouissant loin du vice immonde
Et de ses forçats : rose de douceur
En parfums féconde,
Fraîche de candeur !

Parfums de haut prix : la pure tendresse,
Le ferme courage et le cœur prudent,
La Foi qui soutient quand le sort oppresse ;
La femme-trésor, qui, le Ciel aidant,
Fait, d'une caresse,
Un fort, un vaillant !

Je pensais déjà : Cette fleur divine
Ne fleurit donc plus aux champs d'ici-bas ?...
Soudain je te vois, et mon cœur devine
Que la rose aimée est là, sous mes pas ;
Et mon cœur s'incline
Vers ses purs appas.

Comme notre main pour les autres roses,
En saignant, mon cœur a pu la cueillir,
J'ai connu l'angoisse et ses jours moroses
Où l'âme s'abîme et pourrait faillir,
Sans les rêves roses
Pour s'y recueillir

A la vénérer lorsque je m'enivre,
Et bois à longs traits ses parfums si doux,
Va, je me croirais indigne de vivre
Si j'osais ternir d'un souffle jaloux
La fleur qui se livre
A combler mes goûts.

Sois bien confiante, et puisque tu m'aimes,
Va luire sur nous la félicité !
Des jours sans amour les firmaments blêmes
Deviendront d'azur : éternel été,
Des plaisirs suprêmes,
Sous l'astre enchanté !

Tu m'aimes ! mignonne, et moi je t'adore ;
Je voudrais le dire en mille sanglots ;
Le dire au matin, quand brille l'aurore,
Au soir, quand Phébé caresse les flots ;
Le clamer encore
A tous les échos.

Peut-être, entendant toute la nature
Te redire ainsi mon amour pour toi,
Ton cœur sentirait, chaste créature,
Un plus fort élan le porter vers moi
Qui d'une âme pure
T'ai juré la foi !

Janvier, 1892.

HÉRITIER DES APOTRES

HOMMAGE A MONSEIGNEUR J. M. EMARD, ÉVÊQUE DE SALABERRY DE VALLEYFIELD

Sur la falaise à pic où le ressac se forme,
Sur le rocher désert, au dos morne et rugueux,
Que vient battre à grands coups de sa vague difforme,
Quand sa rage le prend, l'océan furieux,
Près des traîtres récifs qui sommeillent sous l'onde,
Le nautonier perdu voit une clarté blonde
Reluire soudain à ses yeux :
Le phare malgré l'ombre et malgré la tempête,
Garde, en sa quiétude, une âme toujours prête
A sauver tous les malheureux.

Sur le roc de saint Pierre,—en vain l'océan gronde
Et s'acharne à saper ses flancs toujours vainqueurs,—
Se dresse un phare aussi, qui répand sur le monde
Une lumière intense illuminant les cœurs.
L'Église peut mourir, croit le méchant, peut-être...
Il l'étouffe en un lieu... Mais, miracle ! il voit naître
Son culte, sa croyance ailleurs.
Plus il veut l'obscurcir, moins son éclat s'altère ;
Astre pur qui répand aux confins de la terre
Ses rayons, ses douces chaleurs.

Et sous son influence, ainsi qu'on voit éclore
Et sourire la plante au grand soleil d'été,
S'élancent maints rameaux dont la splendeur décore
Le vieil arbre du Christ, en sa fécondité !
Et le catholicisme embrassant l'étendue
A frappé de stupeur l'âme froide, éperdue,
De la jalouse impiété.
Pour chaque nouveau champ du Père de famille
L'ouvrier est choisi parmi cent, entre mille :
Monseigneur vous l'avez été !...

Gloire à votre mérite ! A la vigne fertile,
Dont l'abondance va redoubler sous vos soins,
Bonheur ! Pas même un cep qui n'en doive être utile,
Pas une grappe d'or qui ne vienne aux besoins.
Chacun admirera les fruits de votre ouvrage,
Ouvrier de la foi : le sublime héritage
Sera plus grand, qui l'était moins !
L'espérance du Père en vous fut bien placée,
Et tous vos dévoûments à la tâche embrassée
En vont être les purs témoins !

Pour les œuvres du bien votre sollicitude,
Monseigneur, qui n'a point ressenti ses faveurs !
La jeunesse, ce soir, vous dit sa gratitude, (1)
Et combien d'obligés y joindraient leurs ferveurs !

---

(1) Cette pièce fut lue par l'auteur dans une séance publique du Cercle Ville-Marie, dont il est membre actif. Mgr Emard, l'évêque-élu de Valleyfield, présidait

Au Cercle on gardera, noble ami, la mémoire
De votre sympathie : elle fait notre gloire,
Elle nous vaut bien des honneurs !
Vous acclamant bien haut pour vous bénir, ensemble
Avec vos nouveaux fils, que pouvons-nous, ce semble ?
—Vous souhaiter mille bonheurs ! !

Tous nos vœux à l'Elu de Dieu, de la Patrie,
Que le Ciel réservait aux destins glorieux :
Du petit séminaire à la chancellerie,
Des écoles de Rome aux splendeurs des Saints Lieux !
Qu'il vous porte bonheur, cet égard magnanime,
D'avoir tous les premiers, du sort qui vous anime
Rendu vos vieux parents joyeux !...
Près de vous dévouer pour le salut des autres,
Porte-drapeau du Christ, héritier des apôtres,
Que vos travaux soient bien heureux !

Avril, 1892

COURAGE !

A UNE JEUNE FILLE POÈTE

Notre âme a parfois de folles tristesses,
Dont on ne saurait dire la raison ;
Mais un cœur chrétien de ces petitesses
Doit savoir franchir le morne horizon.

Votre âme s'afflige, et vos yeux la blessent,
A voir tout en noir malgré la saison ;
La mort la poursuit de froides caresses,
Quand le monde entier entre en floraison...

Prenons bien la vie avec sa souffrance,
Et sans gaspiller la sainte espérance
Pour approfondir nos chagrins divers.

Refoulez, ma sœur, ces peines étranges :
Haut ! les cœurs chrétiens, qui doivent être anges,
Parmi tous les deuils de notre univers !

Avril, 1892.

SUR UN PORTRAIT

A MA GRACIEUSE "CO-SŒUR" MELLE JEANNE HEILMANN,
DE LA "PATRIE," A PARIS

Ces traits enivrants, que chacun admire,
Me font savourer votre doux portrait,
Ils font un frisson passer sur ma lyre,
Ces traits enivrants que chacun admire.
C'est à redouter un tendre délire !. . .
Mais je dois et veux être bien discret.
Ces traits enivrants que chacun admire
Me font savourer votre doux portrait.

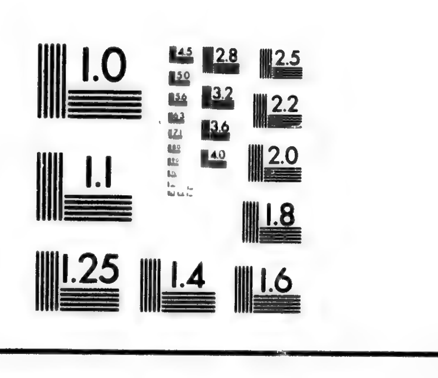
Je vous dis : merci, de toute mon âme,
Pour ce gage heureux de fraternité :
Contre l'âpre sort suave dictame.
Je vous dis : merci, de toute mon âme.
C'est votre attribut, ô très noble femme,
D'unir au talent grâces et beauté.
Je vous dis : merci, de toute mon âme,
Pour ce gage heureux de fraternité.

Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître
L'excès de faveur dont vous me comblez ;
Mais craindrais, aussi, de trop vous connaître...
Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître.
Cet humble carton, miroir de mon être,
Tout l'heur est pour moi, si vous l'accueillez.
Je voudrais pouvoir bien mieux reconnaître
L'excès de faveur dont vous me comblez.

Avril, 1892.



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

FRATERNITÉ

HOMMAGE AUX ASSOCIATIONS DE BIENFAISANCE MUTUELLE

Que les hommes sont forts, qui s'entr'aident, en frères,
A supporter la vie, à lutter pour le bien ;
Et, domptant par la foi, tous les destins contraires,
S'offrent, sous l'œil de Dieu, le plus constant soutien !

Qu'il est beau, méprisant les jaloux téméraires,
Le regard sur le Christ, le cœur ferme, en chrétien,
De dépenser son âme à guérir des misères,
Et les biens d'ici-bas pour charitable fin !

Vous l'avez bien compris, ce sublime devoir
D'être unis en la Foi, la Charité, l'Espoir ;
C'est votre gloire, à vous, " Unions Catholiques ?"

Votre fraternité, son but si noble et grand
Méritent de chacun les louanges publiques ;
Un croyant, qui vous aime, à son tour, vous les rend !

Mai, 1892.

DIEU LE VEUT

A MGR EDOUARD CHS FABRE, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Réponse des enfants laïques du nouveau diocèse de Salaberry de Valleyfield à la lettre d'adieu de leur vénéré pasteur.

MONSEIGNEUR :

Naguère, en écoutant, des pleurs plein la poitrine,
Vos si touchants adieux, votre aimable doctrine,
Gage suprême offert de votre charité,
Au pied des chaires d'où nous vient la vérité,
Il nous est souvenu de ces temps d'héroïsme,
Où l'Europe chrétienne, abjurant l'égoïsme,
De mourir pour sa foi faisant tout bas le vœu,
Bravait l'Enfer jaloux, au cri de "Dieu le veut !"
Ces épouses en proie aux angoisses amères,
De fils jeunes et beaux ces généreuses mères,
Ces vierges qui voyaient partir leurs fiancés,
Devaient sentir la mort gagner leurs seins glacés !...
Les nobles chevaliers, en suivant l'oriflamme,
Songeaient à ses douleurs, et leur tendre, belle âme
Mêlait un air de deuil à l'hymne triomphant
Que jetait aux échos le son de l'olifant.

Dieu le veut ! Dieu le veut, c'est l'adieu magnanime
Qu'échangeaient ces grands cœurs !
La foi qui nous anime,
C'est la même, et, chrétiens, nous le saurons prouver,
Lorsqu'à Dieu, père aimant, il plaît nous éprouver.
Le jour d'épreuve a lui pour l'Eglise naissante,
Au nom de qui, je viens—fille reconnaissante,—
D'échapper à vos soins vous dire ses regrets,
De son cœur partagé les scrupules discrets :
Se sentant à la fois si triste et si joyeuse ;
Pleurant ce qu'elle perd ; de son sort glorieuse . . .
Ainsi, la fiancée, au pied des saints autels,
En sa fièvre de joie a des frissons mortels,
Entre le Bien-aimé qu'elle voit lui sourire
Et son père chéri, qui, d'angoisse, soupire.
Elle craint son bonheur, et son cœur anxieux
Trouble un peu, de chagrin, l'ivresse de ses yeux !
Mais, soudain, quand le prêtre a dit de l'hyménée
Le but si noble et saint, la haute destinée,
Son âme, sans faiblir, laisse échapper l'aveu
Qui la lie à jamais, en pensant : Dieu le veut !
Tel, en vous entendant, père aux saintes tendresses,
De nos destins nouveaux nous dire les promesses,
La bonté qu'eût pour nous le Pasteur des pasteurs,
Qui choisit pour gardien l'un de ses serviteurs

Parmi les plus aimés, à ce troupeau qu'il fonde
Pour donner aux brebis une paix plus profonde
En divisant la tâche entre plus de bergers ;
Tel, mais nous rappelant les si nombreux dangers
Dont souvent nous sauva votre sollicitude,
Gardant de vous aimer la loyale habitude,
A vos adieux émus nous répondons : adieu !...
Afin de suivre bien le bon plaisir de Dieu !
L'œuvre que vous laissez si vivace et prospère,
Un digne successeur, ô très vénéré père,
Va, s'inspirant de vous, en hâter les progrès :
Son dévoûment du vôtre évoquera les traits ;
Et nous reconnaîtrons, à l'ardeur de son zèle,
Que ce fils bien-aimé vous a pris pour modèle.
Aussi l'aimerons-nous, de ce chef, encor plus,
Ce pasteur vigilant ; de regrets superflus
Défendant de gémir à notre âme attendrie,
Dociles, nous suivrons sa houlette chérie.
Lorsqu'il viendra, pour vous, bénir nos sanctuaires,
Nos terres, nos foyers et nos champs mortuaires,
Rendre " soldats du Christ " tous nos petits enfants,
Et pour vous et pour lui nos hymnes triomphants
Monteront vers le Dieu de la miséricorde,
Pour qu'aux pères, aux fils, à nous tous il accorde
D'adorer ses décrets, sans aucun désaveu,
De le louer sans cesse, au cri de : Dieu le veut !!

Juin, 1892.

PAR L'AMOUR

A MA FIANCÉE

" Elle avait mis toute son âme
" A me donner, tendre et sans voix,
" Ce premier baiser qu'une femme
" Ne sait bien donner qu'une fois.
JOHN KAUFFMANN

O femmes, ô mes sœurs, dont la grande âme ardente
Aspire, chaque jour, à se mieux dévouer,
Que n'accomplirait pas la tendresse vaillante
Qui brûle votre sein, si, toujours bien prudente,
Elle allait !. . .Je le sens, laissez-moi l'avouer.

Vous pourriez, par l'amour, régénérer le monde,
Lorsqu'il languit, déchu, dans l'oubli du devoir,
Si vous saviez offrir l'affection profonde,
A la seule vertu, jamais au vice immonde,
Et garder, plein d'honneur, votre infini pouvoir !. . .

Votre culte, jamais, prêtresses virginales,
N'eut vu le crime affreux maculer ses autels,
Si, domptant votre cœur, héroïques vestales,
Vous eussiez méprisé les passions brutales
Et sanctifié l'amour des oublieux mortels.

Or, ce que n'ont point fait les amantes anciennes,
Qui permirent qu'un jour leur sexe fut honni,
Accomplissez-le, vous, amoureuses chrétiennes,
Vous qu'on aime, surtout, Françaises-canadiennes ;
Votre nom, par le monde, en sera tant béni.

En ces temps où l'on voit notre race flétrie
—La colombe naïve aux serres du vautour—
Transfusez la vigueur de votre âme attendrie,
Payez l'impôt du cœur aux maux de la Patrie,
O femmes, sauvez-nous tous à force d'amour !

Vous tenez en vos mains le cœur de bien des hommes ;
Gardez de le flétrir ; rendez-le fort et grand.
Mères, faites vos fils meilleurs que nous ne sommes ;
Amantes, exigez que " vaillants " ils se nomment,
Ceux qui savoureront votre baiser vibrant.

Sous votre baiser pur, Mères et Bien-Aimées,
Germeront les héros. Tout comme au doux soleil,
Des fleurs on voit s'ouvrir les tiges parfumées ;
Les âmes, tout à coup, de chaleur ranimées,
Riantes, s'en iront vers l'avenir vermeil.

Car c'est son charme à lui, votre baiser de flamme,
D'infuser l'énergie et de chasser la peur :
C'est le baume subtil qui nous pénètre l'âme,
Comme un philtre divin dont notre cœur s'enflamme,
Et du soldat craintif fait un triomphateur !...

ENVOI

Un jour que la tristesse, en mon âme blessée,
Etendait, morne et froide, un long voile de deuil,
A l'aspect imminent d'une mort annoncée,
Ton seul baiser, si pur, ma douce fiancée,
Me fit voir un berceau, qui masquait le cercueil.

Et, de navré, mon cœur redevint magnanime :
J'ai vécu !...dans l'espoir, la tendresse et la foi.
Je crois, depuis alors, à ce baiser sublime
De la femme ; je sais la vertu qui l'anime :
J'ai trouvé mon salut dans ton baiser à toi !

Juillet, 1892.

DIVERS

VERS GRAVÉS SUR LA PIERRE SÉPULCRALE DE MA FAMILLE, AU CIMETIÈRE DE SALABERRY DE VALLEYFIELD

Chrétiens, pourquoi pleurer
Ces chers morts qui nous laissent ?
La Foi dit d'espérer :
Car aux cieux ils nous restent !

SUR UNE CARTE DE JOUR DE L'AN, OFFERTE A LA PLUS CHÈRE

Dans l'oubli des peines passées,
Vers un futur plus généreux,
Sous "l'ombrage de mes *pensées*,"
Que tous vos jours coulent heureux !

SUR UN PORTRAIT PRÉSENTÉ A LA TRÈS AIMÉE

A toi j'ai livré mon cœur sans regrets,
A toi j'ai voué mon âme, ma vie ;
A toi mes espoirs et mon énergie :
A toi l'être entier qu'évoquent ces traits !

A CE RECUEIL DE MES VERS

Recueil où j'ai semé mon âme
Avec mon cœur, en bouts-rimés,
*Pour mon Dieu, pour l'*UNIQUE FEMME
Mon pays, tous les bien-aimés,
Sois discret, tiens-les enfermés...

L'indifférent pourra sourire...
Moi, je suis fier de toi, ma lyre,
S'ils sont, ceux-là, servis, charmés !...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Fini d'imprimer, le samedi, 29 décembre 1894, par LOUIS BÉLAIR & CIE, *imprimeurs-éditeurs, au No 37 de la rue St-Gabriel, à Montréal, Canada.*

, par
87 de